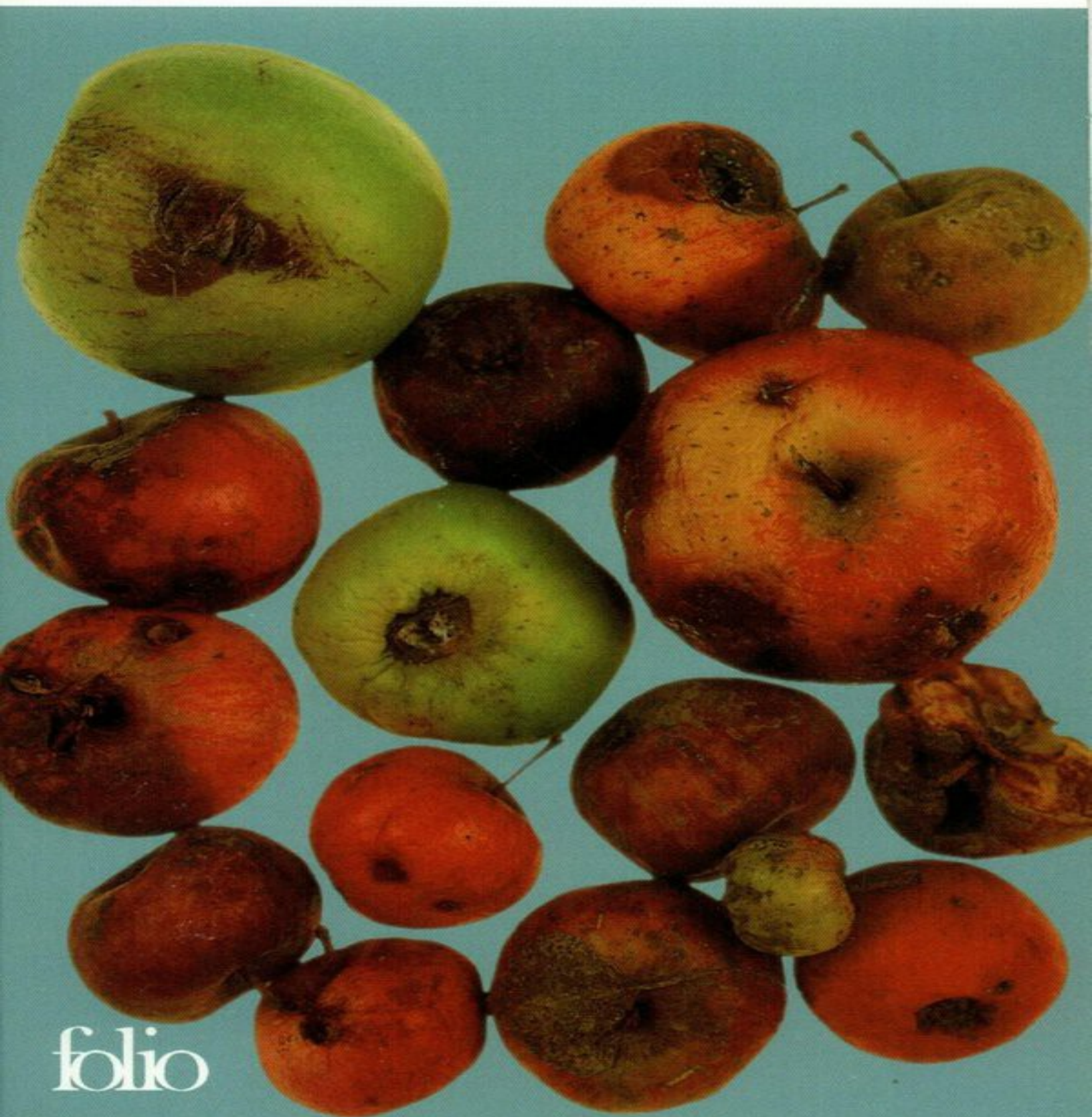


Louis Calaferte
Droit de cité



folio

Louis Calaferte

Droit de cité

Gallimard

OceanofPDF.com

Louis Calaferte est né le 14 juillet 1928. Après une expérience directe de la vie, il publie son premier livre, *Requiem des innocents*, en 1952, puis, l'année suivante, *Partage des vivants*. Il consacre alors quatre ans à la rédaction de *Septentrion*, fresque autobiographique destinée à rendre compte de ses expériences passées et à dessiner l'avenir de ses options intellectuelles et spirituelles. En raison de sa nature, l'ouvrage a été condamné et ce n'est que vingt ans plus tard qu'il sera réédité chez Denoël, en 1984. Après un silence de cinq ans (1963-1968), Louis Calaferte recommence à publier un récit, *Rosa Mystica*, et un recueil de textes, *Satori*.

Il est l'auteur de nombreux volumes, récits, nouvelles, poésie, théâtre, carnets, essais.

Louis Calaferte est mort le 2 mai 1994.

OceanofPDF.com

Table des matières

Couverture

Titre

L'auteur

Exergue

L'Histoire prouve surabondamment que les...

Copyright

Du même auteur

Présentation

Achevé de numériser

OceanofPDF.com

Quel mariage extraordinaire que celui d'Aristote, de Platon, des Écritures juives et de saint Paul opéré par le Moyen Âge occidental ! – C'est le mélange, la combinaison qui fut si importante pour l'Europe.

Paul Valéry

OceanofPDF.com

L'Histoire prouve surabondamment que les hommes de pouvoir sont des dérangés mentaux, probablement d'une sexualité trouble. Dérèglement qui explique les monstruosité qu'ils sont susceptibles d'ordonner ou de couvrir de leur autorité.

Se souvient-on de Napoléon, parcourant à cheval les champs de bataille couverts de cadavres et de blessés gémissants ; à notre époque, du général Nivelle, décimant la troupe sans compter et, lors de la dernière guerre, de M. Winston Churchill se faisant transporter par avion particulier sur un lieu de bataille européen afin d'y assister en spectateur avide de sensations fortes au déroulement de l'offensive en cours. Et que dire des hystériques sanguinaires et fanatiques de 1789 ?

Les peuples doivent savoir qu'ils n'ont en aucun cas le devoir de se soumettre aux fantaisies criminelles des névrosés qui les gouvernent – et que *la paix est toujours possible*.

Le nombre est dispersion de l'énergie. La massification absorbe nécessairement le Type, qui ne représente rien pour elle ; par contre, elle a besoin du Modèle, car sans références elle devient inopérante.

Le Modèle est simple : ordinairement articulé autour de deux ou trois motifs éthiques sans relation avec le mouvement réel de la pression sociale quotidienne, s'auréolant donc de cet enviable exceptionnel, que nul n'est en état d'atteindre. Le Modèle est riche et puissant en ce qu'il est inaccessible – sans pour autant évincer le principe de masse, ce à quoi eût inmanquablement visé le Type.

On peut également soulever la question de l'Archétype, inconsistante dans les esprits : *ce pourrait être Dieu...*

« Les révolutions soudaines de ce temps et de cette génération ont pris une importance exagérée. Elles m'intéressent peu, car elles ne sont pas en harmonie avec les longues époques de la Nature. » (Thoreau, *Journal*.)

Voilà qui peut passer pour l'expression d'une pensée conservatrice, mais chez un homme tel que ce poète-philosophe épris de vie libre, ce registre de définition n'a plus cours : nous sommes dans l'orbe phosphorescent du voyant, où se manifestent des personnalités qui ont nom Rimbaud ou encore Swedenborg.

Ce ^{xx}e siècle n'a laissé qu'à une fraction d'hommes la chance d'être épargnés par le déchaînement des forces caïnites qui ont modifié notre monde en le plaçant sous l'empire de la suprématie technique, sorte de recul des élans de civilisation, soumise au déluge de feu et d'acier.

Une revue rappelle le bombardement au phosphore de Dresde qui, en quelques heures, fit dans les derniers jours de la guerre 135 000 victimes brûlées vives, tandis que 71 000 périssaient à Hiroshima par la première bombe atomique.

Les massacres des Juifs, plus tard, les divers morts des guerres coloniales et idéologiques, ainsi que les milliers d'exécutions politiques en différents endroits du globe, voilà le masque tragique dont cette époque sera affublée dans l'Histoire.

Compte tenu de la fabuleuse puissance des moyens d'action destructeurs que détiennent les grandes nations industrialisées, peut-être peut-on imaginer que, pour une décennie ou deux, le fait historique se présentera sous une figure différente de celle du proche passé, et que les affrontements seront volontairement limités à des conflits locaux, là où se situent les principaux centres d'intérêt stratégique et, il va de soi, économique.

Il n'en demeure pas moins que se posent à ce siècle finissant et, sans doute, au début du prochain, les deux redoutables problèmes du nombre et de

l'hégémonie de la race blanche, dont on se représente difficilement qu'ils puissent trouver une solution pacifique.

C'est l'ordre profond de l'humanité que notre temps remet en question à l'aide d'un arsenal qui, certes, lui est spécifique, mais ne vise à rien d'autre qu'à la vieille dualité entre Lumière et Ténèbres ; les coups les plus rudes étant en fait dirigés contre la substance sacrée – l'*Ets Haïm*.

Une étude un peu approfondie de l'Histoire nous laisse deviner qu'en toute occasion les vraies forces dirigeantes ont à se tenir dans l'ombre des représentants qu'elles se sont choisis, ne pouvant se risquer à s'exposer aux fluctuations événementielles, sous peine de se voir un jour dépossédées de leur puissance.

Le mouvement superficiel n'atteint donc jamais que les rameaux à découvert, tandis que les racines ont tout loisir, à l'abri, de poursuivre leur croissance ; les quelques grands courants d'idées qui parcourent et façonnent le monde demeurant immuablement d'une égale capacité d'intervention au moment où il convient que, çà et là, l'un d'entre eux s'impose à des fins opératives.

Dynamisme. Accélération. Violence. Destruction. Goût frénétique de l'accaparement, excès de consommation, usure rapide, etc.

Les États s'évertuent à réenseigner le sens de l'économie individuelle – sans un regard pour ce fait inéluctable : aujourd'hui, l'Histoire est devenue kaléidoscopique ; elle n'est plus, ne sera plus jamais celle d'Hérodote.

Lorsque « les rois ne savent plus régner » – les peuples s'énervent.

L'un des problèmes posés par la surpopulation consiste en l'accroissement du nombre ne correspondant pas à un accroissement équivalent en énergie productive.

La richesse potentielle se trouve donc réduite ; apparaissent alors les questions de distribution, qui deviennent elles-mêmes symboles.

Une clique d'agités, ambitieux toujours insatisfaits, entretient le mythe de l'utilité sociale de l'individu – dont, subtil, Baudelaire disait déjà que c'est là une idée répugnante, la gravité de cette pression étant qu'elle retarde la liberté à laquelle l'homme est destiné ; car le mouvement de l'univers dirigé en vue du retour au vieil Éden perdu, où la notion même d'utilité ne peut qu'être irrecevable, fait lui aussi son chemin.

Me frappe chez ces infatigables entreprenants qu'ils ne perçoivent pas qu'obtenir est synonyme de mort.

La conscience juive. Creuset d'un feu éternel qui doit parcourir, animer et, éventuellement, ranimer le monde de la conscience.

Elle doit se préserver dans sa part d'initiale pureté ; les prophètes et les grands écrivains juifs l'ont clairement perçu.

Des déviations de nature politique ou sociale, comme celles dont nous pouvons être les témoins de la part d'une certaine catégorie de la jeunesse juive qui, à son insu, est sur le point de corrompre son identité, sont des images négatives chargées de menaces – non seulement pour la communauté elle-même, mais pour l'ensemble des communautés, car l'identité juive est mystiquement garante de celle des autres.

Le trait à la fois cinglant et désabusé de l'abbé Delille lorsque la Terreur prit fin avec la mort du neurasthénique Robespierre : *Ils mettent de l'eau dans le sang.*

Quant à ceux, nombreux, de Linguet, singulier personnage tout en saillies, dont on sait que Voltaire disait : *il brûle, mais il éclaire*, et dont la fin même semble paradoxale, puisqu'il fut guillotiné pour avoir proclamé que le pain est

une invention dangereuse, il en est qui sont, pour l'époque, des concentrés de provocation, par exemple celui-ci : *La liberté n'est pour les trois quarts de l'humanité que le droit de mourir de faim.*

L'originalité, l'ironie mordante, la désinvolture sans égale de l'esprit français se retrouvent dans son mot fameux à l'inconnu qui entre un matin dans sa cellule de la Bastille et se présente ainsi à lui : *Je suis le barbier de la Bastille*, Linguet rétorquant : *Vous auriez dû la raser.*

Ces marginaux de la Révolution, au nombre desquels se compte naturellement Chamfort, incarnaient un courant d'esprit, peut-être de pensée, que l'événement d'abord, puis le sabre napoléonien, étouffèrent au profit de ce qu'il pouvait alors y avoir de plus conventionnel dans la mentalité bureaucratique.

Sénac de Meilhan, Mallet du Pan, Rivarol – avec de tels hommes qu'on écartait, ce furent bien de précieuses vertus françaises à jamais sacrifiées.

Ce qui devrait se régler par le droit, se règle aujourd'hui par le sang.

S'éclaire ici le noir aspect des constellations de masse. L'arme sacrificielle est aux mains du nombre. Sans doute est-ce là le prix de la mutation des castes, avec ses relents nihilistes.

Face à de tels actes de violence contenant des volontés sanguinaires plus déterminées qu'on ne le suppose, la seule attitude de résistance efficace est la fermeté d'esprit ; mais, tout étant lié, lorsque l'édifice central est défaillant, c'est l'impuissance visible des autorités supérieures qui favorise le déchirement. Le libéralisme politique se confond alors dangereusement avec le gangstérisme, et le citoyen de bonne foi est lui-même saisi de tentations répréhensibles.

Parcouru de traînées de guerre civile non déclarée, de mythes révolutionnaires incertains, de tremblements insaisissables, notre temps présente les stigmates sombres de l'Histoire.

Tristesse, pauvreté des banlieues. Idée de rejet du *déchet*. L'argent a ses poubelles.

Autre aspect : anarchie architecturale. Ici naissent toujours les pulsions révolutionnaires.

Ordre et désordre ont dans les sociétés leurs images matérialisées.

Esprit petit-bourgeois – et ses pavillons précédés de jardinets.

Esprit collectiviste (1920-30) – et ses ensembles d'immeubles ouvriers.

Les catégories se scindent et s'identifient par l'esthétisme de l'habitat.

Massification : nombre de destins détériorés, notamment parmi les adolescents.

Le grand nombre, incapable de se plier aux disciplines morales élémentaires – d'où une dépression aspirante qu'utilisent certains courants en vue d'intérêts politiques.

Qu'en tous domaines la médiocrité gagne du terrain, voilà qui, dans nos groupes, ne fait aujourd'hui aucun doute.

Se produit ceci : la poussée est si forte que ceux qui auraient tout lieu de s'en offusquer, au contraire pactisent avec elle par une sorte d'indulgence méprisante, ou par le silence qui se voudrait supérieur ; mais ce sont là attitudes de vaincus, qui servent la progression du mal, lui aplanissant le chemin.

Quitte à passer pour un utopiste, il ne faut pas cesser de s'indigner, de protester, de crier haut et fort que le roi est nu. Les cloportes savent d'instinct s'infiltrer dans la moindre faille de l'édifice ; leur objectif étant son effritement, sa ruine, sur laquelle ils triomphent.

Il ne faut pas se lasser de les identifier ni de dire que ce sont des cloportes, non des oiseaux de haut vol, comme leur puissante confrérie tente de le faire accroire à une multitude mal informée.

Voilà qui vaut aussi bien pour les arts que pour la politique – au reste, il est à présent fréquent d'assister à leur amalgame dans une espèce de bouillon de culture qu'on dirait concocté par des diabolins.

La géniale formule de Shakespeare à propos du pourrissement du royaume – bien entendu, il s'agit également du royaume intérieur de chacun de nous – prend en l'occurrence toute sa valeur.

Quant à prétendre que le sens de l'Histoire nous conduit irrésistiblement vers les dominations de masse, voilà qui ne sera démontré que dans le siècle à venir. Nous sommes dans un système où l'équilibre ne perd que passagèrement ses droits, ce dont il convient de se souvenir, car, quoi qu'il advienne, *un homme en vaudra toujours trente mille*.

Certains de ces intellectuels qui, seuls ou en groupe, poursuivent la chimère de la révolution conservatrice.

En général, ils n'ont du révolutionnaire que la fibre utopique ; leur fait défaut le goût du sang versé, l'attrait personnel pour le Tragique.

Type dangereux du fait qu'il n'est pas clairement situé sur l'échiquier social ou politique ; que son esprit vagabonde, incertain, mécontent des structures du réel sans, toutefois, être en aptitude d'un bouleversement radical.

Lorsqu'en est venu le temps, c'est dans cette catégorie que se recrutent des auxiliaires dont d'autres forces ont besoin en qualité d'agents de liaison, si l'on peut dire, entre passé et présent voué au seul modelage d'un avenir calculé de telle sorte que ces commis qui ont néanmoins pu se croire un instant dans leur sphère au début de l'aventure sont par avance exclus du développement de l'événement : ce sont eux les laissés-pour-compte de chaque révolution, et il va presque de soi qu'on les retrouve un jour au nombre des victimes. Sans doute seraient-ils à plaindre si on n'avait à leur reprocher leur vue troublée grâce à laquelle les dominateurs s'emparent des trônes.

L'Histoire récente a multiplié ces exemples, de l'Allemagne hitlérienne à la Russie stalinienne – et, comme on le sait, les tentacules se sont étendus loin.

N'avons-nous pas eu en France même, sous l'Occupation, une Révolution Nationale conçue, dirigée par cette poignée d'hommes qui ne surent accompagner le courant historique que d'une marche latérale. Sans exception, tous n'ont plus rapidement été que des ombres dans la tourmente. Là où l'authentique révolutionnaire fait éclater, puis n'omet pas de briser sous lui la coquille dont il est issu, l'autre se contente de rester à l'intérieur après l'avoir seulement fendillée sans soupçonner que, si fines soient-elles, les lézardes ne se colmatent plus, faisant de l'édifice un objet si fragile qu'il est propre à s'écrouler au premier coup de butoir ; or, il faut toujours imaginer qu'une quelconque troupe de démolisseurs est en passe d'intervenir si s'en présente l'occasion.

Est sage ce qui nous laisse en paix.

Les deux tiers de la population mondiale souffrent de la faim – à l'heure du petit déjeuner, on se retrouve dans un hôtel de luxe devant une abondance alimentaire frisant le gaspillage. Ces boustifailleurs attablés dans de confortables salons sont d'immondes bourgeois barbotant égoïstement dans leur gros bien-être sans question.

On se remémore la page de l'Écriture selon laquelle le salut du riche est pour le moins compromis.

Loi pénale. Au-delà de la peine infligée par le verdict, que seuls ont à prononcer magistrats et jury populaire, c'est en réalité chaque fois, qui est prononcée, la condamnation à vie.

Loi ainsi conçue qu'il est collectivement admis que la faute est sans pardon. Le corps social est intraitable avec quiconque le menace. L'avenir du

délinquant est, en fait, indifférent à tous ; il est considéré que tomber dans la catégorie du délit consiste à s'inscrire à jamais dans l'exil moral. (Révèle en même temps combien est forte chez l'individu la notion Bien-Mal.)

La question de la réinsertion sociale du pénalisé en reste à la théorie dans la mesure où le grand nombre ne se sent en rien concerné par pareille demande et, peut-être, en effet, ne l'est-il guère statistiquement parlant ; le domaine de la Faute est en quelque sorte hermétique.

En ce sens, on peut avancer que le pénal surpasse le religieux. Juridiquement, on voit dans les sociétés le dieu de Colère, de Vengeance, éventuellement de Justice – point le dieu de Clémence.

Comme au Viêt-nam et en Algérie, en Nouvelle-Calédonie, l'armée française exerce la torture sur les partisans de l'indépendance qu'elle arrête – ignominie implicitement couverte par le pouvoir.

De la sorte, chaque citoyen est donc censé, sinon approuver, du moins admettre ces pratiques, ainsi qu'en 1933 et dans les années qui suivirent, le citoyen allemand était censé accorder au nazisme sa caution morale.

En pareil cas, on souhaiterait voir se manifester des organismes de droit, mais, fût-il scandaleux, l'intérêt politique reste le plus fort. Le silence est imposé où il doit l'être, de façon que puisse s'accomplir dans l'impunité la besogne des bourreaux.

Voilà nos démocraties – voilà la fin de notre sanglant XX^e siècle.

Dès aujourd'hui se profile l'avènement du Gestionnaire, probablement secondé par la puissance scientifique dans son développement technologique, mais quoi qu'il en soit, on trouvera dans ce système et les fonctions qu'il impliquera la suprématie sans doute renforcée de la bourgeoisie à des degrés divers ; car c'est une erreur de croire qu'elle n'est qu'un bloc indifférencié : à quelque sous-niveau de la société qu'il appartienne (immigrés y compris dans

leur marginalité forcée), tout citoyen scolarisé, sa famille avec lui, aspire à s'insérer un jour dans cette caste – les luttes sociales restent chez nous toujours si tendues par le fait que chaque échec de ces tentatives subalternes est ressenti comme une humiliation, une injustice du destin inspirant de sourdes envies haineuses.

Le pouvoir bourgeois ne s'éteindra que par érosion économique, non par des secousses violentes qu'en héritier de 1789 il est du reste en capacité d'affronter, puis de digérer, y puisant chaque fois que s'en présente l'occasion un surcroît d'autorité et, d'une certaine façon, de *légitimité*.

Dans un monde où tout est soumis, réduit à la publicité comme seul dénominateur commun qui serait un critère de valeur, dans cette vaste foire de l'imposture où les manipulations de la nouvelle puissance sont conscientes de leur force, du rôle financier qu'elles représentent, il nous faut rester vigilants, ne pas avoir la candeur de supposer que ses serviteurs dévoués à la cause mercantile ignorent où se trouve le talent.

Ce n'est pas par erreur qu'ils pèchent jamais, ni par conviction, uniquement par intérêt – le leur et celui des maîtres qui les tiennent en laisse.

Fréquente, cette perversion consistant à ignorer volontairement la cause pour ne traiter que des conséquences.

De la sorte, il est, par exemple, aisé de dénaturer le fait historique jusqu'à faire naître le doute chez ceux, de bonne foi, ne disposant pas des éléments de jugement.

Tactique qui, insidieusement, cherche à tirer les situations vers un *no man's land* où le droit n'a plus réellement valeur de supériorité. Nazisme et communisme d'État étaient coutumiers de ce type de falsification ; on peut, au hasard, en retrouver les traces chez des intellectuels des deux bords.

La démonstration est simple : *Papa a giflé l'enfant – Papa est une brute*. Ce qui a inspiré à Papa son geste est passé sous silence et il est, bien entendu, généreux d'éprouver avec une sincérité scandalisée que *Papa est bel et bien une brute*.

La monarchie, lorsqu'elle incarnait le droit, fut, des siècles durant, protégée par la force du symbole. À quel moment, comment s'épuisa-t-il ? (Par exemple, en France.)

Il fallut nécessairement ensuite que le droit fût écrit, en garantie d'une éventuelle *malhonnêteté* des pouvoirs. Les attaches avec le sens du divin sont donc définitivement brisées.

À son tour, Napoléon va décider qu'il est indispensable de *codifier*. Se dessine le sentiment de méfiance, inhérent aux poussées de masse. L'esprit du groupe s'appauvrit de quelques degrés. Apparaît la compétitivité. Le stable laisse place à l'agitation – plus tard, aux « affaires ». Pour chacun, l'unité de vie se circonscrit au modèle présent, réduction qui ne fera que s'accroître avec le temps – jusqu'à une sorte d'incapacité à envisager la durée. Les sociétés deviennent des îlots se consumant ; aussi n'y a-t-il rien de surprenant à ce que le feu dévastateur menace leur centre. Civilisations de surconcentration, dans leur démographie même.

Le principe se pose de l'abolition du temps – ce qui reporte les énergies de tension sur l'espace, la dislocation. À terme, l'expression physique de dissociation de l'atome.

Imagine-t-on un Shelley ou un Nietzsche *tempérés* ?

Ce qu'ils ont à dire en ce monde est d'essence dramatique. C'est de la mort qu'ils nous parlent. Exclusivement de la mort. En vivants parallèles qu'ils sont, d'où leur puissance. Ce qu'ils portent en eux, c'est une inouïe capacité d'égalisation et d'approfondissement. En tant qu'individus, ce sont des Figures,

mais dans la seule mesure où ils sont étroitement racinés au terrain qui leur a été imparti.

Signe que le siècle s'est affadi par rapport au précédent : nous nous trouvons aujourd'hui face aux mêmes inquiétudes, aux mêmes interrogations, aux amorces des mêmes réponses aux mêmes questions dont il est impossible de se débarrasser (Dieu est mort – mais toujours encombrant) ; toutefois, le ton a baissé, la sourdine a été mise ; on souhaite travailler dans le rembourré, le confortable, c'est-à-dire qu'on se promet à tous les glissements de la compromission – déséquilibre, désarroi, vertige pessimiste s'impriment alors sur un monde qui aurait davantage besoin d'incendiaires que d'escouades de pompiers.

Imagine-t-on le Christ *tempéré* ? *Looping the loop*.

Pour fantaisiste qu'elle puisse paraître, la théorie des « petites moustaches » d'Hitler, imaginée par Dino Buzzati, dont, selon lui, le peuple allemand, puis le monde occidental eussent dû se défier pour ce qu'elles recelaient à la fois de médiocre et de dangereux, ne s'alimente pas moins à un constat de valeur psychologique qu'on peut effectivement interpréter – il serait édifiant de savoir si Buzzati l'a lui-même fait en temps opportun et point après coup – dans le sens qu'il en propose lorsque l'Histoire contemporaine nous rappelle que les tyrannies ne se structurent qu'à l'aide d'un personnel subalterne et que la classique image de l'homme moyen, qui, à elle seule, demanderait une analyse développée, reste à tout moment de l'ordre social détentrice des pires menaces.

Il est apparent qu'il y eut dans l'Europe de la Renaissance, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (1789 pourrait à cet égard être la date cheville), un degré de culture qui, depuis, n'a fait que décroître : le Savoir au détriment de la Connaissance, la Technique au détriment de l'Art, la Massification au détriment de l'Élite, la Confusion au détriment du Rare.

De surcroît, aujourd'hui, les familles, elles-mêmes ignorantes, sont convaincues que leurs rejetons fournissent dans leurs écoles un remarquable effort intellectuel, alors que le niveau général n'est rien moins que moyen, aligné sur les capacités potentielles du plus grand nombre – ce qui se passe de commentaire.

On ne sait si les époques troublées enfantent des personnalités d'une particulière singularité, ou si elles ne leur permettent que d'apparaître soudain sur le devant de la scène, comme ce fut le cas dans les années de la Révolution avec des hommes tels que Delille, Malouet, Maury et d'autres encore, parmi lesquels le truculent Mirabeau-Tonneau, le *Falstaff brave*, aventurier de sac et de corde répliquant un jour à son célèbre frère qui lui reprochait son excès de boisson : « De tous les vices de la famille, vous ne m'avez laissé que celui-là. »

Lui encore qui, sans illusion, se jugeait de la sorte : « Dans toute autre famille, je passerais pour un mauvais sujet et un homme d'esprit ; dans la mienne, je passe pour un sot et un honnête homme. »

Le désordre des institutions favorise l'envol de ces prédateurs qui, autrement, fussent restés dans l'obscurité ou se fussent signalés dans de basses affaires de droit commun – leur territoire de chasse naturel.

Pour le bien public, la paix civile contient les extravagances de toute une assemblée de forbans prêts au moindre déchirement à imposer les ambitions de leur dérèglement à des foules séduites par le romantisme de l'inhabituel.

La grandeur n'impressionne qu'un moment les Français. (Valéry dit, me semble-t-il, qu'elle ne leur est pas habituelle. Celui-ci, au reste, est en politique incroyablement réactionnaire, comme, ce qui ne manque pas d'être singulier, le furent tant d'écrivains à travers les époques, qu'il s'agisse, par exemple, de Goethe, de Thoreau, ou, plus près de nous, d'Ezra Pound et de la plupart des

écrivains français de l'entredeux-guerres.) Ils n'aiment d'elle que sa représentativité.

Peut-être est-ce le peuple le mieux fait pour l'égalité. Sensible à la justice mais point viscéralement démocrate pour autant. Sens du mérite, de la hiérarchie, du cloisonnement. (L'idée de classe sociale est en définitive bien acceptée.)

C'est l'ostentation dans le pouvoir qui, rapidement, l'insupporte. Les princes sont reconnus, acceptés comme tels, mais il leur appartient pour durer de gouverner *à niveau*.

L'Histoire nous enseigne que la caste financière qui, par sa puissance d'intervention toujours disponible, constitue une sorte d'état dans l'État, n'éprouve en général guère de répugnance, le moment venu, à s'accointer avec l'aventurier politique, ce qui s'explique en partie par le fait qu'elle est elle-même portée à bafouer les règles du droit dont elle sait par expérience qu'à bien des degrés de la mécanique sociale elles sont plus ou moins prêtes à vaciller devant la force diluante de l'argent. Peut-être aussi sont-ce là un seul et même type d'hommes qui ne différencie que la voie qu'ils se sont choisie pour parvenir au pouvoir ; l'un plus circonspect, l'autre misant tout sur les vertus de l'audace, mais pareillement doués d'un flair infailible pour juger de l'état de décomposition des situations de leur temps et se rejoignant parfois en complices avisés aux carrefours décisifs.

C'est cet aspect crapuleux qu'a fort bien discerné Bertolt Brecht dans sa *Résistible ascension d'Arturo Ui*, à ce détail près que lorsque de tels nœuds se forment dans les pestilences politico-financières, les ascensions sont en fait *irrésistibles*, vulnérables qu'à leur zénith, à l'instant où, soucieuses de se maintenir, elles aspirent à leur tour à s'insérer dans les cadres de la légalité.

À remarquer également que, par leur nature, de quelques dénominations qu'on les travestisse, semblables collusions ne sont jamais que des élans dévoyés

de l'argent vers l'anarchie, comme une friction entre paroxysmes.

Quel est le poids exact de l'atome représentant la nation culturelle – face à la nation industrielle, économique, politique ?

Si infime fût-il, que ce soit lui qui, néanmoins, incarne fondamentalement la nation en question, admettons ; mais dans ce qui se passe au cours d'un temps déterminé, quelle proportion cet atome y occupe-t-il ?

Regardons plutôt du côté de l'intemporel et, par exemple, avançons la formule : *La culture est durée.*

Lorsqu'on prétend porter le fer de la réforme dans des zones profondes de la vie sociale, il est nécessaire en contrepartie de savoir calculer les risques de l'opération. Ce sont là des domaines finement ramifiés où les interdépendances s'activent à la façon d'engrenages tenus.

Tel tabou supprimé donne libre cours aux bourrasques qui balaient aussitôt d'autres champs proches que, dans les vues étroites du novateur, il n'était certes pas question de prospecter.

La rançon de semblable erreur se paie d'abord en monnaie de peur, puis en surcroît de répression contenant des germes d'une essence autrement dangereuse que les obligations morales qu'on s'est évertué à abolir.

Ces coups de sonde inconsidérés que, jouissant d'un pouvoir presque officiel, la caste des pseudo-savants de tout acabit a préconisés au nom de l'évolution des mœurs, n'ont contribué qu'à accélérer le déséquilibre psychologique d'une collectivité déjà incertaine.

Sous le règne d'une technocratie éblouie de son propre prestige et qui a ignoré le sens fondamental de la légitimité des valeurs de la pensée, cette fin de siècle aura été celle des grandes utopies psychologiques.

Ce qui n'a pu être dit, peut-être même perçu par les acteurs de l'événement et qui, plus tard, est aisément saisi par les historiens, l'ouvrage de Mallet du Pan sur la Révolution française fait plus que nous le suggérer en des passages d'une vigueur attestant la sûreté du renseignement dont disposaient certains commentateurs de l'époque, notamment le conseiller allemand Gentz, dont l'analyse est à cet égard insidieusement révélatrice d'une des dimensions de l'Histoire secrète alors en action.

Lorsque nous avons accès par la connaissance ou l'initiation à ces labyrinthes où sont ensemencés et cultivés les fruits de pareils bouleversements, l'Histoire officielle apparaît avec autant de sérieux qu'un conte pour enfants ou un spectacle de marionnettes. Derrière le rideau noir, les manipulateurs n'ont ni visage ni nom, répertoriés seulement dans les archives interdites, tandis que les têtes en vue tombent les unes après les autres aux acclamations de la foule ignorante, souvent encouragée par des compères à bon escient rémunérés ; le jeu politique ne consistant jamais qu'à provoquer une dynamique qui, ensuite, se rechargeant elle-même, n'exige plus qu'un soutien de principe.

Les démocraties ne peuvent fonctionner que par multiplications des facteurs d'inutiles.

Force démoniaque de ces esprits hantés par le nihilisme, aspirant au feu destructeur, aux infernales visions de ruines – ce qu'a si extraordinairement réussi à fixer quelqu'un comme Piranèse.

Ne manque pas de singularité que les catastrophes soient inscrites dans les molécules de la pensée humaine, que celles-ci soient en capacité non seulement de les souhaiter, mais également de les concrétiser.

L'homme semble amoureux de la mort plus encore que de la vie. À la fin, peut-être, au point d'ultime jonction, l'équilibre s'établit-il.

La métaphysique judaïque met l'accent sur la primordialité de la position axiale (qu'il s'agisse, par exemple, de l'homme assis en méditation ou de l'homme debout en prière).

Se déplaçant, l'homme se quitte lui-même, glissant du microscopique au kaléidoscopique, qui est dispersion, n'ayant de justification que celle *d'aller vers* – à la rencontre d'autrui afin d'accomplir le Bien.

L'homme de Dieu est l'homme rassemblé, l'homme de la nouure.

Indice plutonien de l'Histoire : c'est à la villa de l'Angst, à Bordighera, que ces deux serviteurs des Forces Noires qui devaient ensanglanter l'Europe, Mussolini et Franco, eurent des entretiens secrets préfaçant le déchirement de la guerre civile espagnole.

L'activité politique prend de nos jours une coloration mercantile. En effet, il s'agit davantage de spéculer sur des exploiters de thèmes, autrement dit des bonimenteurs et des placiers avisés, plutôt que sur des idéologies.

Glissement qui ouvre la voie au fait gestionnaire ; inévitable brèche dans le principe démocratique, lequel trouve par ailleurs un écueil naturel dans la pression du nombre, qui est pesanteur attirant l'autorité aussi sûrement que l'aimant la limaille.

Masse et cristallisation sont sœurs : *coagula*.

L'impuissance de la colère des révoltés contre un ordre dont, à tort ou à raison, ils estiment qu'il les opprime, est à la fois impressionnante et apitoyante, laissant deviner qu'elle s'accommoderait fort bien qu'on vînt à son secours en lui procurant les moyens nécessaires à son éruption.

Que penser de cette société qui, en plein hiver, compte des milliers de déshérités sans abri dans les seules rues de Paris ?

Pourrissement moral qui devra un jour s'affronter à ses répercussions.

Devant l'ampleur de la détresse, en raison du froid intense, quelques églises exceptionnellement ouvertes la nuit renouent avec la tradition oubliée de l'hospitalité aux pauvres.

Destins foudroyés par l'inflexible mécanique oppressive d'une gestion sociale aberrante, relevant dans sa substance de l'esprit féodal.

On enterre les mastroquets comme des héros – les héros, on les crucifie, et on les enterre dans la plus stricte intimité.

Cent quarante ans plus tard, on a trouvé mieux : la dévaluation systématique du héros – remplacé par le produit publicitaire.

Distinction, en quelque sorte métaphysique, que Kierkegaard établit entre solitude et retirement. La solitude prend alors toute sa valeur opérative, ce que, bien entendu, on a peu tendance à souligner. Elle est destinée à *obtenir* – dans la mesure où elle ne saurait, du point de vue philosophique, se dissocier de l'idée même de la *présence* de Dieu ; d'où son efficacité en tant qu'option de vie.

Sans doute est-ce chose simple, mais qu'il est néanmoins bon de rappeler le cas échéant.

Combien n'aurions-nous pas aujourd'hui besoin d'un Rabbi de Chem tout-puissant sur la créature, qui aurait mission d'effacer çà et là chez les commandeurs dévoyés la première lettre du mot magique – mais ne doit-on pas craindre, hélas, que les rabbis eux-mêmes aient vendu leur autorité sainte au plus offrant ?

Massification, entraînant la pesanteur des facteurs économiques. Impératif conduisant inmanquablement à :

1 – la banalisation du médiocre

2 – la légitimation du médiocre

3 – la glorification du médiocre

Journaux, télévision, théâtre, cinéma, chanson, roman, alimentation, hôtellerie, mode vestimentaire et, par voie de conséquence, relations humaines – rien n'échappe à la pression dont, plus ou moins directement, des quantités de personnes retirent bénéfice.

Se pourrait-il qu'un beau matin on entendît parler de facteurs *spirituels* ?

Par rapport à autrui, nous ne sommes que des inexactitudes.

Éducation : se heurter à des volontés plus ou moins déterminées.

Si nous réussissions à discerner à quoi ces volontés sont promises, l'effort éducatif serait à tout coup exemplaire.

Éducation, faite pour brimer ce qui doit l'être mais, regrettablement, *ce qui ne devrait pas l'être*. Pour développer généralement, alors que, de toute évidence, le sujet est unique. Alignée sur la répétitivité la plus fréquemment constatée, excluant donc *a priori* l'exceptionnel, cependant que, paradoxalement, elle est censée le susciter. Se résume en fait à un principe de massification. Ses vertus pour le plus grand nombre : on se borne alors à l'élémentaire. La personnalité est conviée à s'effacer dans ses angles saillants, à se fondre, se banaliser. Théorie de la « moyenne ». S'affirmer en tant que force distincte devient aussitôt opposition, agression, combat. Les réussites sont donc des violences – repérées et acceptées comme telles, comme telles s'appliquant sur le poids ambiant qui s'y soumet jusqu'à des degrés excessifs : oppression, guerre, etc.

On est surpris de ce que l'ambition politique est susceptible d'inspirer somme toute d'assez médiocre et, pour ainsi dire, d'*artisanal* à des personnages

qui, par ailleurs, resplendiront par leur envergure.

Ainsi de César, dont Plutarque nous rapporte qu'aux fins de ranimer à son profit la mémoire de Marius, il en fit « faire secrètement des images » qu'il porta lui-même de nuit au Capitole.

Pauvre stratégie ne répugnant ni au subalterne ni aux coups bas, dont sont fréquemment encombrés les destins des tyrans dans lesquels se décèle leur connivence avec les forces élémentaires ; de tels actes relevant de l'obstiné travail aveugle des espèces chthoniennes.

Constante dans l'Histoire, la puissance de séduction qu'exerce sur les masses ce type de manœuvriers n'est pas sans relation avec l'influx martien qu'elles reflètent dans leur fonction de pesanteur. S'installe alors le rapport de la même nature qu'entre la fille soumise et son protecteur.

L'inexorable *fatum* des peuples ne manque jamais de se manifester devant l'apparition de symboles dont seule une poignée d'hommes discerne aussitôt qu'ils sont de redoutables incarnations ; et il n'est pas rare de voir se tisser autour d'eux une subtile mosaïque de protections hasardeuses sans lesquelles leur future trajectoire serait dès l'origine entravée – comme on sait pour César, que Curion couvre providentiellement de sa toge au sortir du Sénat, le soustrayant aux épées de la garde de Cicéron, dont l'indécision elle-même signe en un instant l'avenir de Rome.

Lorsque les princes de ce monde se rassemblent en des cérémonies prétendument religieuses, qui ne sont que mascarades sacrilèges, où est la voix de l'Église qui s'élèverait afin de rappeler la parole d'Isaïe : *Cessez d'apporter de vaines offrandes. J'ai en horreur l'encens. Je ne puis voir le crime s'associer aux solennités. Quand vous étendez vos mains, je détourne de vous mes yeux. Quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas. Vos mains sont pleines de sang* (I, 13, 15).

Cette gélification qu'incarne le conservatisme sous toutes ses formes est redoutable dans la mesure où il est un tribut consenti à la mort.

Comme il faut s'y attendre, on trouve ces influences chez les militaires de carrière, les dynasties familiales nanties et, également, chez une certaine catégorie de névropathes, caractérisés par l'incessant tremblement face aux exigences de la réalité.

Nombre de politiques de courte envergure appartiennent à cette espèce, ainsi que quelques-uns de haute volée, comme nous le révèle l'Histoire.

Pour une société, toute réduction est retard. Sous ce rapport, certains peuples n'ont pas les élites qu'ils méritent. *L'anima* collective est, en valeur absolue, et constante, supérieure au groupe de ceux qui se sont présentés dans le temps afin d'en assurer la charge. Au reste, l'exemple mémorable de la Révolution peut toujours être médité en ce sens ; compte tenu du fait que les progressions sociales ont à notre époque un tout autre aspect, celui d'une pression que l'économie internationale s'empresse de ratifier lorsqu'elle exprime la venue à terme d'un indispensable degré d'évolution.

De cette façon, le fonctionnement démocratique devient une mécanique dont les leviers sont actionnés dans maintes directions : le pouvoir se fragmente, sa parcellisation l'enrichissant de données diverses ; danger chaque fois perçu par la pensée des seuls acquis.

L'une des caractéristiques majeures du nazisme, comme aussi du marxisme, deux produits des civilisations de masse, est d'avoir préfacé l'ère des génocides.

On se souvient du temps, point si lointain, où l'attentat politique constituait encore un accroc dans le tissu de la vie des sociétés et, par sa nature exceptionnelle, impliquait un danger pouvant parfois aller jusqu'au déséquilibre des institutions.

Aujourd'hui multiplié, il ne dispose plus de ce pouvoir désorganisateur, mais s'inscrit, de lieu en lieu et de date en date, comme une pointe avancée du mouvement de guerre civile plus ou moins occultée qui commence à régir et régira un peu partout le bouillonnement politique, social et même racial.

Sa répétition l'exclut d'ailleurs peu à peu de la catégorie de la provocation pour le classer désormais dans celle de la stratégie offensive. Ainsi utilisé, comme le bombardement aérien, l'attentat place l'homme civil, le flot de la population, en première ligne du risque.

Il se pourrait que de cette condition découlât pour des raisons de simple sécurité l'apparition du citoyen-soldat.

Inanité de l'homme d'aujourd'hui, inféodé à la mécanique – jusque dans ses occupations les plus familières, ses moindres divertissements. Elle lui est devenue comme un appendice, une prothèse.

L'homme actuel est partiellement impotent. Sa force ne lui est rien, déléguée à la machine.

On ne supporte les infortunés qu'exemplaires.

A-t-on vu que les résolutions du concile Vatican II constituent en quelque sorte une *Contre-Réforme* ?

L'Église catholique accède enfin, avec un retard que plusieurs de ses prélats ont sans doute regretté dans le passé, au temps de la modernité, c'est-à-dire, pour l'essentiel, le politique et le social primant le théologique et le métaphysique.

Les réactions auxquelles nous assistons aujourd'hui de la part de groupes dits *intégristes* ne sont rien que la volonté de sauvegarde d'une réalité de répétition qui, hélas, n'est probablement elle-même guère théologique ni métaphysique,

car l'effet social, son échauffement ont pour ainsi dire façonné un esprit voué à l'extérieur et à ses problèmes.

L'homme de l'intériorité n'a plus d'Église : d'une certaine façon peut-on voir en lui un accompli, celui auquel aspirait Kierkegaard : l'*Isolé*. Si c'était le cas, un tel dérapage trouverait aussitôt son explication, sa raison d'être, sa justification métaphysique.

Si *Isolé* il y a, il ne s'est pas manifesté encore par le poids de la parole. L'imaginer, c'est supposer une *qualité nouvelle* de souffrance, autrement dit un renouvellement de la promesse de Rédemption. L'actuel Tragique pesant sur le monde aurait, et aura vraisemblablement besoin de cette direction ferme de la pensée, de la volonté et de la foi.

Qui pourrait dire pourquoi la barbarie se voit, çà et là, autorisée à sévir sans être, même moralement, condamnée ?

Les chefs d'État détiennent-ils la liste des intérêts privés et nationaux à travers le monde et, une fois de plus, dans ce vaste déchirement, où est Sa Sainteté le pape ? Sans doute paisiblement méditative à l'abri des grandes salles luxueuses de son palais romain. Dieu reconnaîtra les siens.

Certains personnages ont circulé dans la périphérie du cercle politique, parfois avec des projets d'une ambition démesurée, que soutenait, du reste, une partie de la population – je songe au général Boulanger ; mais, la malchance aidant, un Napoléon III eût pu se trouver dans le même cas d'impuissance. Imaginations qui, jamais, ne se sont détachées du climat romantique, servant peut-être leur aventure intérieure, la consolidant avant qu'elle ait à se manifester publiquement.

Quoi, en effet, de plus romantique que le malade de l'estomac, drogué, vaincu de Sedan, souffrant le martyr sur son cheval à l'instant de la reddition

à l'ennemi de ses troupes ; ou que le dieu du boulangisme se faisant sauter la cervelle par chagrin d'amour sur la tombe de sa bien-aimée ?

On pourrait multiplier les exemples.

Le régime de la technique est celui qui, après avoir résolu une première série d'exigences, en produit lui-même d'autres, qu'il est chaque fois vital de pouvoir contrôler.

L'enchaînement est sans fin, et le coût en matière et en spiritualité inchiffrable – pour ne rien dire de celui en vies humaines.

Tout va si vite, que la guérison, ou la simple amélioration, ne pourrait s'obtenir que par ralentissement, on l'a compris impossible à concevoir sans que s'écroule la totalité de la construction.

C'est donc avec passivité que le poids des masses progresse vers le *vide*.

Ce qu'on appelle en France libéralisme (tous les partis y prétendent) n'est rien qu'une orientation réactionnaire qui a dû et su dans les mouvances de la vie politique se muer en intentions sociales, tout en se réservant de violents mouvements de recul dans l'éventualité où les acquis menacent de se développer trop rapidement.

Le conservatisme à la façon du XIX^e siècle couve toujours sous la braise ; ce qui apparaît fortuitement, mais presque régulièrement lors de secousses ouvrières.

La conception paternaliste du patronat – peut-être même du pouvoir dans son ensemble – n'a pas encore déserté les esprits, tant s'en faut. Prévaut pour ce qu'elle présente à la fois de rassurant et d'autoritaire la notion de dynastie. C'est effectivement au respect que s'en prennent d'abord les révolutions, toujours plus psychologiques que politiques – ce que savait cette intelligence perverse qui fut celle de Talleyrand, comme également l'instinct de Robespierre et, d'une certaine manière, celui de Saint-Just, mais qu'ignoraient un Mirabeau

ou un Danton. Sous ce rapport, le « clan » psychologique l'a naturellement emporté.

Leçon de science politique qui pourrait s'étendre à d'autres disciplines liées à la vie substantielle des États.

Peut-être des circonstances différentes eussent-elles, avec les mêmes tempéraments, fabriqué d'autres destins ? (Il faut voir comme l'apparent accidentel est étroitement dépendant de ce préformé que sont les caractères. La nature donne et empêche.)

Nous devons faire en sorte que la partie caïnite du monde soit sévèrement tenue dans ses réserves.

Dans certaines de ses manifestations, notre fin de siècle glisse vers le pur degré satanique, atteignant le zéro absolu du sous-humain.

Après le personnel masculin, Moloch recrute à présent chez les femmes, volontaires de l'armée américaine, auxquelles on inculque des mots d'ordre tels que : *violer, piller, saccager, brûler, mutiler, tuer*, qu'elles répètent en chœur à l'exercice dans un état proche de l'hystérie meurtrière, sous le commandement des instructeurs.

Semblable dépossession de soi, semblable plongée dans les zones inférieures, il n'est pas de condamnation plus formelle du progrès prétendument civilisateur.

Les guerres qui nous attendent seront des figures apocalyptiques, non seulement par la puissance dévastatrice des moyens techniques mis en œuvre, mais encore par l'accumulation de haine dans les couches subalternes des nations, qui est, peut-être, comme l'instrument d'une inévitable épuration.

Acculé à ces impasses, l'esprit a pour devoir une salutaire et hautaine désolidarisation.

On s'interroge sur ce vice de société incitant les familles à faire de plus en plus jeunes de leurs enfants des sujets sociaux.

L'obsession du gain, du profit, de la sécurité, obscurcit les pensées ; ainsi le matérialisme triomphe-t-il dans un monde qui, par ailleurs, semblerait se vouloir libéral, peut-être même généreux ?

La mécanique à broyer les consciences, les sentiments et les caractères fonctionne froidement avec le consentement de l'universelle ignorance et sous l'influence perverse des grands maîtres d'œuvre du corps public. (La réaction sera un jour anarchique.)

Pondération, économie, équilibre, prévisions, force, sagesse : la France est *villageoise*.

Les habitants de ses villes n'en sont que la caricature, de plus en plus méconnaissable. Aux futures heures d'épreuve, ses cités mutilées, massacrées, l'âme saura où est son refuge.

Point subtil de l'exacte pesée : « Capitalisme, socialisme sont unis contre la *qualité*. » (Valéry.)

Pourquoi doit-il en être ainsi ? Quelle fatalité ? Nécessité opérative ?

Options, directions de masse.

La qualité est un effet protecteur de l'individualité ; elle se détache irrésistiblement de la Figure du Nombre – jusqu'à parfois créer un *genre*.

Ce parallélisme concurrentiel est donc inacceptable pour les deux systèmes, pour ce corps absorbant que sont les États.

L'individualisme est perçu par les pouvoirs comme signe de division et, à terme, de souffle révolutionnaire *interne* inhérent au mouvement vague, incolore, imprécis, indéfini de la masse, donc éminemment dangereux. On substitue à la qualité la consommation, satisfaisant les besoins les plus

immédiats, ayant également vertu d'anesthésiant. Si la manœuvre se révèle infructueuse, on dispose encore de celle consistant à présenter la qualité en tant que fonction émolliente, c'est-à-dire dévaluatrice par rapport à un obscur sentiment de puissance du type viril.

Disqualifiant leur art, les États obtiennent l'assentiment du commun. Nous n'avons plus affaire qu'à des États de groupes – encouragés, entretenus parfois par l'État lui-même.

Il est exemplaire que Tolstoï ait posé l'épineuse question de la propriété dans une perspective chrétienne. Le *droit* à la propriété peut alors devenir *privilège*, autrement dit, changer de catégorie morale. En ce cas, la juridiction aurait, elle aussi, à se modifier.

Dans nos sociétés occidentales en particulier, l'atteinte à la propriété qui, sous des formes aiguës, a vu tant d'illustrations criminelles ou à couleur révolutionnaire. En France, à une certaine époque, le mouvement anarchiste s'est brutalement heurté à ce principe.

L'état de fait pourrait être envisagé de la sorte : qui possède, en vertu de quel mérite – qui a le droit de posséder ? Des bases profondes du système seraient soudain lézardées. Encore faut-il considérer qu'au droit de propriété s'associe le droit d'héritage. Nous entrons alors dans l'ensemble hiérarchisé des trônes ; la rotation politique apparaît dans tous les effets de ses éventuels développements.

Ainsi, quoi qu'il en soit, le chrétien est l'homme pauvre.

Le temps de la grande réconciliation, auquel fait allusion le chapitre III dans Jérémie : « Toutes les nations s'assembleront à Jérusalem au nom de l'Éternel. Et elles ne suivront plus les penchants de leur mauvais cœur » (17).

Il semble, à la lecture de ce texte, qu'un gigantesque malheur aura frappé l'humanité avant l'instant de cet universel rassemblement.

La vision a ici sa fonction non seulement prophétique, mais également historique. L'infidélité à l'Esprit est son thème.

De quelle dîme le rachat sera-t-il préalablement soldé par la totalité de ces nations ?

En 1790, consulté par un conseiller de Louis XVI sur la conduite à tenir devant la tourmente des événements, Rivarol est catégorique : « Que le roi fasse le roi. »

Il était de ceux qui savaient que « le peuple accorde sa faveur, jamais sa confiance », qu'on le mécontente davantage par des maladresses que par des abus.

L'étude attentive de la période révolutionnaire fait clairement apparaître qu'en France nul ne sait dans le remuement ce qu'il convient de sauver d'abord – le régime, les personnes ou la nation.

Nous avons eu un exemple de cette indécision funeste en 1940.

C'est par le trouble profond qu'il provoque en nous jusqu'au malaise que l'acte exceptionnel s'inscrit au registre intime comme au registre social.

D'une certaine manière, l'exceptionnel nous paraît invraisemblable, c'est-à-dire difficile à incorporer dans notre réalité de répétition.

Rapport bourreau-victime, qui a nécessairement ses fondements psychiques à des degrés que l'esprit ne peut sans vertige imaginer. Probablement est-il parfois préférable de ne pas se risquer à approfondir, de fermer les yeux sur ce qui se passe dans certaines antichambres de l'humanité.

Cela admis, une telle collusion a également son aspect accidentel, fonction des situations créées par un extérieur dont on ne saurait raisonnablement supposer qu'il aurait à lui seul une sorte « d'intelligence directionnelle » ; la rencontre entre les pions ne peut pas ne pas être, au moins une fois sur deux,

fortuite – ce qui l'est moins, semblerait-il, c'est la façon dont s'articule ce qui se passe ensuite : à partir de quel niveau, voilà qui reste à déterminer.

N'en demeure pas moins, l'Histoire en témoigne, que les rôles interchangeables sont monnaie courante. Savoir si le tortionnaire n'éprouve son plaisir pervers qu'en s'en prenant à un certain type de victimes, ce qui impliquerait une sorte de choix typologique, comme il en va pour chacun de nous en amour et également dans notre activité sexuelle.

Si les séries des faisceaux et des liens pouvaient être isolées, classées, analysées, vraisemblablement cesserions-nous d'interpréter le monde avec notre habituelle légèreté de regard et de décision : *ce qui a lieu dans les soutes fait cependant partie de la traversée.*

À ce point, la symbolique contenue dans l'épisode de la Crucifixion n'est pas dénuée de sens parallèle au corps de l'affaire : le Christ ne trouve ses tortionnaires que dans la masse, l'anonymat de la soldatesque romaine, la foule hurlant qu'on lui accorde son sacrifice – les bourreaux sont légion devant une victime qui ne connaît d'autre voie que la sienne. Au degré individuel, le Juge s'en lave les mains ; quelque autre rapport devient alors inconcevable.

Dans sa forte concentration, ce fragment de Tragique va se répéter de façon significative dans le monde chaque fois que le condamné supplante en valeur et en sens opératif celui qui prétend le reléguer. Ainsi les lieux de détention contiennent-ils des symboles sans lesquels nos structures humaines ne seraient que pourrissoirs.

Quant à la raison théologique, elle n'a pas lieu de varier : dès que nous entrons dans la sphère des destinées, rancune et vengeance sont autant des erreurs que des impuissances. L'absolution est le sang de la vie.

La connaissance passe et passera toujours par l'écrit.

L'image est une diversion encouragée par les pouvoirs. Sans valeur approfondissante, elle est de la seule catégorie de la sensation et, à ce titre

même, de catégorie inférieure.

Contrôlant l'information par l'image, les politiques ont deviné sa capacité réductrice, faisant en sorte de la valoriser en tous domaines au détriment de ce qui peut, éventuellement, représenter pour eux un risque : la réflexion par l'écriture.

Sans être grand clerc, aux masses se détournant du livre, il est aisé de prédire l'accroissement des oppressions de toute autorité. Une telle désaffection véhicule les dangers d'un affadissement du fait démocratique.

Magistrature, médecine, corps militaire et de police – castes haineusement opposées à la liberté de l'individu, à son expansion heureuse. Il faut en toute occasion ne pas manquer de se dresser fermement contre elles qui, en outre, se couvrent pour la plupart du manteau de la religion officielle.

C'est à la plus grande expression de liberté que nous devons donner notre adhésion. Le courant archaïsant du conservatisme procède par responsabilisation artificielle de chacun au nom de principes qui n'ont de fondement que dans la pathologie.

Le premier devoir de l'homme est d'enjamber la zone sacrificielle afin d'accéder au bonheur.

Ma génération et la précédente auront été celles de la vaste tragédie soulevant en Europe des lames de fond qui submergèrent qui elles atteignirent : individus, groupes et masses. Ce temps nous enseigna que le prix de la vie était soumis à d'inquiétantes fluctuations.

Il faudrait le microscope du scientifique et non seulement la plume de l'écrivain ou de l'historien pour rapporter par le menu des faits qui tissèrent un voile d'horreurs sur les nations déboussolées, à un degré souvent aussi modeste que celui de la famille, du cercle d'amis, le père dénonçant le fils, et inversement, le sentiment soudain inféodé à la raison idéologique : le règne de

l'Écorcheur s'épanouissait dans toutes les radiations de sa putréfaction. Ce que le passé nous avait légué en mémoire honteuse devenait systématisation technique.

Le plus surprenant, aujourd'hui encore, lorsqu'on apprend certains détails terrorisants de cette époque, c'est que d'immenses quantités d'individus apparemment lucides aient pu imaginer l'utilité d'un pareil univers de glaciation. La veine catholique a, en profondeur, ses responsabilités dans semblables manœuvres nihilistes. Soufflait alors l'esprit de l'Inquisition mis au service de l'État.

Par sectarisme, il appartenait à l'hippopotame Claudel d'établir le rapprochement entre Hitler et Luther, tous deux classés par ses soins dans le registre du démoniaque.

Semblable collusion, pour le moins inattendue, juge irrémédiablement celui qui a eu la faiblesse d'esprit de la produire.

Ensuite de quoi, dans la même note du *Journal*, 12 décembre 1939, l'Allemagne est sans la moindre nuance taxée de satanisme (lequel ne sera pas, quelques mois plus tard, un empêchement aux sympathies à l'égard du nazisme triomphant de ce professionnel du catholicisme).

L'élan pris, pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? – c'est donc tout un volet de la littérature et de la peinture allemandes qui est voué au bûcher : Bosch, Breughel, Dürer, Hoffmann, Kafka ; fournée qui rappelle les meilleurs crus des autodafés hitlériens, lesquels, sans doute, n'eussent pas déplu trop au capitaliste de Gnôme et Rhône, s'accommodant fort bien pendant la durée du conflit de l'holocauste d'une race auquel, précisément, Kafka ne devait échapper que par une disparition prématurée.

Certaines femmes possédant le sens politique – lorsque c'est le cas, c'est invariablement à un point aigu recelant un danger dont il est heureux d'avoir

conscience – nous semblent être, en quelque sorte, les filles naturelles des grandes figures féminines tragiques du vieux monde biblique. Il ne faudrait à nos époques qu'un insensible glissement pour que pareilles volontés issues du Feu Noir pussent s'exercer en toute impunité.

Singulier qu'à un certain degré de puissance dans la sphère politique, la femme soit presque nécessairement la représentation du courant sanguinaire. Son rapport intime aux fluctuations de la vie du sang n'est sans doute pas étranger à ce constat. Les groupes humains au seuil desquels s'épanouissent ces personnalités au destin en général fulgurant subissent l'influence d'Hécate.

Ce ne sont là que des espèces d'occultation du pouvoir, lequel ne peut, en substance, qu'être royal, c'est-à-dire *solaire*.

À ce propos, il serait vraisemblablement intéressant d'observer dans quelques années le rôle politique de la femme en terre islamique.

Selon la relation d'Édmond de Goncourt, c'est en quelques jours suivant la défaite de 1870 que le peuple de Paris passe de la consternation à la fébrilité révolutionnaire.

De tels revirements semblent être monnaie courante de la part de cette population aux réactions épidermiques ; mais on peut également juger à ce témoignage du degré d'évolution politique des habitants de la capitale, dont le comportement laisse paraître qu'il ne fallait enfin qu'un événement de grande envergure pour qu'ils vouent aux gémonies un régime socialement rétrograde et place ses espoirs dans la République.

Comme souvent dans ce pays, le vœu populaire précède de longtemps la réalité politique ; on s'aperçoit alors combien y est bornée la volonté réactionnaire, toujours disposée à s'aveugler, au nom d'intérêts privés, sur le sens de l'Histoire.

Il n'est pas douteux qu'on pourrait obtenir beaucoup des forces profondes de ce peuple, s'il était plus souvent en condition de s'exprimer. Bien des valeurs

et des richesses dont la nation pourrait tirer bénéfice sont de la sorte condamnées à un étiolement préjudiciable au bien public.

Il est également singulier de constater que des catastrophes nationales paraissent n'avoir été en rien prévues par les niveaux supérieurs du pouvoir en place et qu'elles sont accueillies non pas comme des conséquences en quelque sorte logiques, pour ainsi dire presque mathématiques, mais comme une insolence du destin. État de fait qui juge de la valeur des responsables ; situation qui s'est maintes fois reproduite dans notre Histoire.

Dans les *Nombres*, ch. XXI, l'histoire du combat d'Israël contre les Cananéens, que Dieu sacrifie au vœu des conquérants qui s'empressent de tenir leur promesse en désignant le lieu investi du nom d'Horma, signifiant : *destruction*.

C'est dans le même épisode que l'Éternel commande à Moïse de confectionner le serpent d'airain, qui détiendra le pouvoir de guérison.

Mieux qu'une accumulation de commentaires, pareil fait nous éclaire sur la nature véritable du monde hébreu, qui semble n'avoir pas franchi encore le cap des régions totémiques.

Sous cette protection, le peuple d'Israël va camper dans le désert, *vers le soleil levant*, dit le verset 2, à proximité de Moab – *qui vient du père*.

Comme on le voit, l'emmêlement symbolique a ici une signification capitale, puisque la suite du texte fait état du fleuve Arnon – *qui donne la joie* ; frontière naturelle entre Moab et les Amorrhéens – *amers rebelles*. Le peuple se trouve enfin rassemblé à Beer, de *Beerapuits*, où, comme en un baptême, l'Éternel lui dispense l'eau de la Connaissance et de la Révélation.

Civilisation de masse – et son inévitable corollaire : la zoologie.

Il nous paraîtrait aujourd'hui à peu près inconcevable de viser à une « conception esthétique » de l'Histoire, ainsi que le préconisait Élie Faure, esprit supérieur, lors du « drame intellectuel » qui le bouleversa après la guerre de 1914.

Ce que, par contre, il avait parfaitement discerné, c'est que le fief moral se trouvait atteint, pour ne pas dire ruiné, par cette grande fracture à la naissance du siècle, préfigurant ce que d'autres ont qualifié d'avènement du « temps des assassins ».

À cet embranchement se situe la première défaite du droit, avec ses conséquences. La morale vole en éclats, l'esthétique à sa suite.

Il ne nous resterait actuellement qu'une éventuelle conception de refonte de l'Histoire ; mais pour l'application de cette perspective les déblaiements de terrain dans leurs strates de décomposition ne sont toujours pas accomplis.

De quelque façon qu'on envisage la question, il semble que l'issue de secours ne puisse qu'être, à terme, de substance théologique. Il sera temps alors de s'apercevoir qu'Histoire et mythe sont inséparables.

Quelqu'un tel que moi ne saurait rien partager des idées des hommes d'autorité, lors même qu'elles sont admissibles. Nous séparent une interprétation du monde, la largeur de la frontière métaphysique.

C'est aussi que ces hommes incarnent immanquablement les facettes les plus vétustes du conservatisme. Sur ce chemin, les tentations et les théories totalitaristes ne sont jamais loin. En eux, le goût inné de la répression qui, au degré juridique, s'avance jusqu'à la peine de mort, bien qu'ils prétendent néanmoins se référer au christianisme, s'en tenant pour l'ordinaire aux seules règles sociales catholiques.

Cette ligne d'esprit a toujours une certaine quantité d'adeptes disséminés dans les professions et les milieux les plus variés, car ici l'emporte le

tempérament sur la réflexion. Le penchant au conservatisme relève moins des idées que des pulsions ; l'autorité est le rempart de l'impuissance, de la peur.

Ce type d'hommes n'est, par ailleurs, jamais en règle avec sa sexualité.

N'est-il pas révélateur qu'à notre époque nombre de gens associent le pouvoir de dépenser de l'argent à l'idée de liberté ?

Degré entre idéalisme et pesanteur.

Rien ni personne n'est susceptible de modifier ce qui est pendant que ce qui est est.

Les modifications qui se produisent constituent un nouveau ce qui est – dans un parfait continuum. Elles concourent à l'accomplissement du Plan déjà en perspective dans ce qui semble ne pouvoir être modifié.

Quelque chose est toujours en marche. *Work in progress.*

Aspect météorologique de l'événement historique.

Dans son ouvrage, *Les Derniers jours de Versailles*, Fleury met l'accent sur le froid particulièrement rigoureux qui sévit en France au cours de l'hiver 1788-1789, aggravant la condition déjà précaire des malheureux réduits à se chauffer aux feux allumés à leur intention devant certains hôtels du Marais, du Faubourg Saint-Germain, tandis qu'on s'efforçait de leur distribuer du pain, devenu fort cher – et que le roi lui-même sortait dans Versailles afin d'y faire des aumônes.

Étrange personnalité de ce monarque que l'Histoire officielle n'a cessé de reléguer au profit de la seule convulsion révolutionnaire. Maints traits de son caractère laissent pressentir un homme aux diverses facettes ; sans doute impropre à la haute manœuvre politique, mais, peut-être, d'une qualité humaine que ne présentèrent guère ses prédécesseurs : ce fut lui qui ordonna dans le royaume l'abolition de la torture.

Il est non moins fréquent d'observer que chaque conjonction historique majeure s'articule autour de personnages d'État conformes au format qu'elle nécessite pour son accomplissement.

Il est, par exemple, assuré que sous l'autorité d'un Louis XIV, 1789 eût été inconcevable. Dans cet ordre d'idées, il semble que l'âme des peuples se suscite les chefs obscurément souhaités en des périodes déterminées ; sorte d'accord alchimique entre le plus haut et le plus bas.

On peut également tenir compte du fait que, loin du pouvoir central, la poignée des futurs meneurs de la Révolution est, en quelque sorte, prête pour la tâche qui les attend ou, quoi qu'il en soit, existe en tant que force potentielle, alors qu'en d'autres époques l'Histoire se trouve sans possibles répondants.

Lorsqu'elle se produit enfin, la secousse publique est comparable à la toile d'araignée achevée, mais dont il a fallu qu'elle fût tissée fil à fil à partir de solides points d'appui avant de devenir ce piège où s'engluer ce qui doit l'être.

Français. Leur répugnance pour les aspérités du réel. Peuple de l'indécision. Les idéologies sont faites pour le séduire – jusqu'à l'utopie, pourvu qu'elles soient généreuses. Tempérament à préférer le possible au fait accompli. *En France, une chose dite est une chose faite*, disait Amiel.

Peuple romantique, doux malgré ses débordements légendaires, lesquels sont en adéquation avec ce romantisme. Il va également *au plus simple*.

L'esprit, parfois, rêve de ces *villes de refuge*, dont fait mention le Deutéronome ; mais, hélas, le temps n'est plus à ces enclaves secourables.

Dans sa résonance gravement religieuse, la loi hébraïque se révèle par un point de cette nature être prodigieusement en avance sur n'importe quel autre système jadis ou aujourd'hui en vigueur. Nous est ainsi indiquée la valeur du regard métaphysique quant aux agissements humains les plus tragiques. (Des

siècles durant, l'Église catholique se souvint de cette leçon, ouvrant le Temple à toute infortune.)

Vidé de sa spiritualité, le monde s'est durci, indifférent au sens du Malheur. Nul d'entre nous ne dispose plus, le cas échéant, de possible îlot de paix, fût-il provisoire.

On a vu avec la terreur du nazisme à quoi pouvait conduire dans un champ d'application le nihilisme agressif de Nietzsche.

Cette pensée, hargneuse, délirante, névrosée, éprise d'elle-même jusqu'à la folie – l'accident de Turin est contenu dans une logique – est celle de la Négation absolue. Si, dans notre monde, Satan a des Figures, celle de Nietzsche est sans nul doute l'une des plus frappantes, précédant d'une trentaine d'années celle de l'Exécutant, pour qui le terrain avait été préparé en profondeur par des textes tels, par exemple, que *l'Antéchrist*.

Il faut être clair, choisir son camp, savoir dans quelles contrées spirituelles on prend place : Nietzsche se présente comme le pourrissement de l'âme germanique. *L'épreuve d'expériences terribles conduit à se demander si celui qui les vit n'est pas lui-même quelque chose de terrible.*

Rien à ajouter : bilan et catégorie sont en une phrase établis. Le Diable s'amuse parfois à montrer ironiquement le bout de l'oreille – ce que Swedenborg, Strindberg, Kierkegaard ou, plus près de nous, Huysmans et Bloy, savaient à titre pour ainsi dire expérimental.

Tendre à la plus exaspérante liberté.

Nantis, murés, non pas même dans notre égoïsme, pire encore : dans notre tranquille indifférence, nous côtoyons des déshérités, hommes démunis, accablés par le sort, que nous voyons parfois dormir sur des bancs publics – nous poursuivons notre chemin, la conscience en paix, satisfaits de nous-

mêmes, comme si cette misère n'était pas aussi la nôtre et que jamais elle ne pût nous atteindre.

Voilà notre comportement, notre morale d'hommes civilisés du XX^e siècle. Nous sommes des fauves, et toute notre culture, toutes nos idées élevées ne changent rien à cet état de choses.

Candide assurance de Montesquieu, qui lui fait écrire : *Les Juifs sont à présent sauvés : la superstition ne reviendra plus, et on ne les exterminera plus par principe de conscience.*

Certains événements aux résonances nationales révèlent au citoyen où se situent les véritables leviers de force de l'État, avec lesquels il faut compter, quelles que soient les éventualités se proposant.

Dépouillé de ses masques de parade, soudain apparaît sans ses habituels travestissements circonstanciels l'authentique visage du pouvoir ; et tout ce qui, officiellement ou non, procède de lui à un degré quelconque se trouve dans la nécessité de déclarer publiquement son inféodation habituellement dissimulée. Moments dans la vie d'une nation comparables à de puissantes réactions chimiques.

Les observant, nous ne devons donc pas faire fi des lointaines possibles conséquences de pareilles opérations, car ce sont elles qui détiennent le véritable sens historique.

« Tous les hommes qui ont exercé une puissance d'espèce effective sur des nombres d'hommes étaient affligés ou doués de *tares* nerveuses et psychiques, et c'est l'action extérieure de ces *tares* qui a fait leur puissance. Ce ne sont pas tous les *tarés* dont il s'agit. Mais ceux d'entre eux qui ont conscience de leur tare, dans laquelle ils voient un indice de leur singularité.

Ils font une doctrine de leurs faiblesses et ils ont l'éloquence de leurs penchants.

La conscience qu'ils ont de leurs particularités défectueuses les rend rusés, au point de se confesser publiquement, ou de se réduire.

Exploitation de la "sincérité". Comment on l'exploite ; on lui prend, on lui donne une force rhétorique. » (Paul Valéry, *Mélange*.)

Certaines figures d'hommes célèbres occupent dans l'Histoire une position de haut rang, nous apparaissant sous des angles tels que nous imaginons difficilement qu'ils aient pu moralement souffrir comme le commun des mortels. Leur singularité les pétrifie, les fossilise au regard de notre jugement. Il est cependant à peu près probable que ces hommes de grand format sont doués de sensibilité aiguë, sans laquelle le talent est infirme.

Ce dont nous ne nous avisons guère, marque spécifique de notre fin de siècle, c'est qu'au contraire d'époques encore récentes – Nietzsche, entre autres, en porte témoignage – la main-d'œuvre dans ses couches prolétariennes a pris le parti d'émigrer, provoquant dans les populations autochtones auxquelles elle se mêle des réactions de méfiance, d'hostilité parfois agressive ; mais il reste que, ni d'une part ni de l'autre, n'est perçu le sens de ce nomadisme économique : à savoir, l'impératif futur de la mobilité du salarié industriel.

Parmi les métamorphoses de nos sociétés, la fin du sédentarisme ouvrier est comme un fer de lance. La disponibilité des masses dans ce qu'elles auront de moins qualifié, de moins spécialisé, sera l'apanage du siècle prochain ; d'où l'inévitable raidissement de l'administratif accompagné de son accroissement en nombre.

Tout prétexte est bon pour que ce peuple penche comme d'instinct à la guerre civile. La blessure de 89 n'est pas encore cicatrisée ; mais, peut-être,

faut-il également voir dans ce courant l'opposition des influences latines et germaniques.

Par ailleurs, la diversité des esprits ne peut qu'incliner à la division. Sans doute, cette *furia francese* tournée contre l'intérieur aura-t-elle à se modifier lorsque l'Europe sera devenue réalité d'empire.

Serviteurs de la Justice – qui doivent *comprendre les nécessités du délit*.

Il ne saurait y avoir de verdict équitable que fondé sur une métaphysique des destins, car, autrement, quel que soit son forfait, si par ces instances l'accusé se trouve relégué dans la seule catégorie psychologique, tout procès se réduit à la parodie.

Le Christ prévoit ce type de situation, nous enseignant de quelle façon nous devons nous comporter – pour autant que le serment soit encore de mise dans nos tribunaux, puisque le christianisme et, plus largement, le sens du religieux ont à intervenir là où, de son poids accablant, sévit le Tragique.

Réussites et échecs se classent aujourd'hui exclusivement en termes économiques.

La stratégie sociale n'est pas fatalement qu'à une dimension.

Lorsque se présentent des convergences de pourrissement, on peut, certes, imaginer les dominer ou, du moins, n'être pas leur victime en adoptant le régime de l'implicite refus, ce qui n'est pas non plus sans risque ; les cloisons sont faites pour être enfoncées et, si pareille chose doit se produire, c'est alors le trouble général auquel il faut s'attendre.

L'autre mesure est celle de l'ironie du compromis, étant entendu qu'elle est le choix nous libérant *a priori* de la série des éventuels complexes ; quant au compromis lui-même, dans cette perspective qui peut être poussée aussi loin que l'exigent milieu et sujets, l'objectif final est de s'en tirer au meilleur compte

possible sans être entamé. Question de coup d'œil. À chaque moment de notre vie, il nous faut nous frotter au groupe, avoir recours à des mesures exactes et efficaces.

On peut considérer l'ensemble de la manœuvre comme ce qui se trouve sur le tapis vert – et se réserver le sourire du connaisseur.

Face à l'évidente pesanteur des masses, les États actuels pratiquent de façon perverse en utilisant adroitement et sans ménagement leurs pulsions anarchiques après les avoir codifiées et leur avoir attribué des destinations précises.

Ainsi avons-nous des castes militaires se prêtant à des besognes de basse police ; tout concept de chevalerie, ou même de simple honneur aboli – et des forces d'ordre public confinant à la voyoucratie.

Que les dirigeants soient de la sorte à la tête de bandes redoutables, c'est là un détail qui ne les trouble apparemment en rien. Seul s'en trouve dégradé le principe démocratique, mais ce n'est plus qu'un point pour moraliste.

C'est cette direction de l'Histoire que les cliques nazies furent les premières à humer.

Personnages politiques qui s'agitent dans l'Histoire sans avoir les dimensions requises. Une certaine mesure pour les uns, une autre pour la catégorie différente. L'estimation se fait en termes de grandeur ; les géants n'apparaissent pas au tournant de chaque siècle.

L'heureux jugement est celui de Karl Kraus – exprimant le bon sens que n'ont dévoyé ni le snobisme de l'information ni sa roublardise.

La fréquentation du monde des tyrans par la lecture de Plutarque semble nous reporter en des contrées embryonnaires de l'homme, dans le règne indifférencié des influences occultes. Tout, en effet, se déroule sous les seuls

feux de la *materia rudis*, comme si le magma primitif cherchait sa voie au travers d'incessants déchirements, en quête d'une imprévisible situation théologique.

En ce sens, l'apparition périodique de despotes dans nos sociétés se manifeste comme signe de l'obscur activité de régression du courant satanique et, pour imparfaite qu'elle soit, la volonté démocratique s'inscrit alors dans la ligne évolutive de l'humanité.

Notre temps nous fournit maints exemples de l'étroit rapport de la technologie avec la stérilité.

Signe alarmant que divers prétendus progrès n'aboutissent qu'à une fonction régressive, sans peut-être que leurs manipulateurs patentés en aient toujours conscience, visant à une évacuation de notre vieil acquis spirituel. C'est là nous engager dans ces contrées désertiques où il est à prévoir que l'homme ne trouvera plus à se désaltérer lorsque sa soif redeviendra brûlante.

Aussi voyons-nous dès aujourd'hui se multiplier les faux prophètes racoleurs dans cette foire aux confusions où la vraie nature des germes que recèle cet actuel cycle n'est pas encore perçue par les masses aveuglées.

Grands bourgeois conservateurs qui ne devinent rien du sens impérieux de l'Histoire.

Dans les périodes troublées, cette infirmité de l'esprit nous a valu d'apitoyantes pantalonnades, quelquefois criminelles par leur inouïe stupidité. (Je pense aux jours de la défaite militaire des années 40 – le pays abandonné par ses politicards, fuyant, trouille au cul, les Paul Reynaud et consorts, tandis que dans la coulisse se préparaient au nouveau festin d'autres combinards du type Laval ; les uns et les autres représentants *légitimes* de cette bourgeoisie française qui s'était si longtemps enrichie grâce à des conditions sociales indignes d'un grand pays, systématiquement hostile à tout mouvement

évolutif, rassurée par un nazisme victorieux qu'elle connaissait d'ailleurs mal, l'ignorance lui étant pour ainsi dire congénitale, auquel elle accordera rapidement et massivement ses sympathies agissantes dans l'espoir fébrile que tout courant transformateur serait durablement jugulé. Cette bourgeoisie retardataire voyait le conflit, bientôt mondial, à l'échelle des réunions électorales de préaux d'école.)

On trouve chez Corrado Alvaro la résonance de cette sensibilité latine composée à la fois d'enthousiasme pour la vie et d'incessante tentation démissionnaire ; mélange dont l'auteur lui-même s'explique en quelques mots dans un avant-propos et qui a donné à son existence dans une période pénible de l'histoire italienne sa particulière coloration.

Au degré national, de telles caractéristiques sont appelées à tenir leur rôle en refrénant les pouvoirs totalitaires.

Les pages consacrées à la déliquescence de la société allemande dans les années qui ont précédé l'avènement du nazisme sont édifiantes. Elles aident à prendre conscience de cette singularité que, dans le péril social, les masses tentent instinctivement de convertir leur désarroi en joie factice. (Quelqu'un comme Grosz a dramatiquement saisi ce point de vertige collectif.) L'argent s'impose alors à chacun comme un dieu trompeur dont on espère qu'il comblera le terrifiant vide spirituel.

Corrado Alvaro a su capter par la convergence de maints détails le développement de ce faisandage de société qui appelait inéluctablement la réaction autoritaire.

C'est à l'extrême tension de semblables configurations psychologiques d'ensemble qu'il paraît, en effet, que les peuples forgent leur destinée et que la puissance de l'argent révèle de façon cynique qu'elle véhicule bel et bien des germes de mort.

Il y eut de ces époques où l'abondance était le fruit d'une fécondité partout répandue.

Aujourd'hui, elle n'est que sœur de l'impuissance.

Mythe de l'*homme nouveau*. Réapparaît à chaque bouleversement social car, en essence, c'est un mythe édénique. Or, la voie royale est obstruée, impraticable : guerres ou révolutions, en guise d'hommes nouveaux ne surgit qu'un homme un peu plus dégradé.

Certains intellectuels entretiennent le mythe, pour être chaque fois immanquablement déçus avec le temps. Dans les années 1920, quelques-uns semblaient croire encore à cet avènement alors que dès les premières années de la Grande Guerre s'était instaurée la suprématie du Tueur, sous laquelle nous vivons depuis avec les phases tragiques qu'elle draine nécessairement à sa suite et avec ses ombres menaçantes, terrorisme et nihilisme.

Quant à l'*homme nouveau*, il ne saurait être que de substance religieuse peu concevable en période de pression des masses.

Lorsque je me déclare *anarchiste chrétien*, c'est, bien entendu, à Tolstoï que j'ai emprunté la définition.

Terme contenant le sens aigu de la dignité individuelle, de la justice, de l'indignation justifiée – jusqu'à la révolte – mais également la mansuétude générale, la volonté de paix et d'amour. Il ne s'agit en aucun cas d'*égalisation collective*, dangereusement utopique, mais bien d'*identification*. La responsabilité est prise en compte, mais point sous sa forme culpabilisante, en définitive stérile (celle du catholicisme), en vue d'une *complète expansion du moi*.

Je suis le monde – le monde est moi.

Que voyons-nous se reformer de nos jours en Europe, sinon des conglomérats de plouto-démocraties.

Se manifeste de la sorte le tranchant le plus émoussé du capitalisme, celui incluant dans sa stratégie même les guerres en tant que productrices d'intérêts.

La politique devient alors jeu d'échange entre privilégiés – mais les temps ont changé ; il faut désormais tenir compte de la puissance active de la massification ; c'est donc au procédé systématiquement répressif des guerres civiles déguisées que recourent de tels régimes, de préférence à un embrasement général.

Phénomène entomologique, nous le savons avec les espèces chthoniennes – mais qui a, naturellement, ses correspondances dans le registre humain.

Ainsi avons-nous des exemples d'hommes de main ayant participé avec conscience et bonne humeur aux cercles de l'épouvante, qui se recasent sans mal sous d'autres cieux, dans d'autres cercles, tout aussi infernaux, où ils s'arrangent en experts pour ce qui est de la corruption, de l'influence douteuse, éventuellement de la terreur et, il va de soi, du profit, qui est leur but essentiel.

Dans ses *Mémoires*, Condorcet rapporte ce trait : « Au commencement de 1790, les désordres dans les spectacles étaient presque habituels ; il arriva que le parti patriote se battît à coups de poing dans le parterre contre le parti aristocratique, à une représentation d'*Iphigénie* ; et comme on supposait que les loges étaient remplies principalement de ces aristocrates, on jeta des pommes contre plusieurs. La duchesse de Biron, qui en reçut une dans sa loge, l'envoya le lendemain à M. de La Fayette, en lui écrivant : “Permettez, monsieur, que je vous offre le premier fruit de la Révolution qui soit venu jusqu'à moi.” »

Ceci encore : « Mirabeau et Necker s'abouchèrent, et le premier voulant devenir ministre, représentait au second qu'ils mèneraient à eux deux toutes les affaires et tous les partis. Mais Necker, qui peut-être avait l'intention secrète de

repousser du ministère un homme qui pouvait partager avec lui la réputation du talent et de la popularité, lui répondit au moins avec une honorable noblesse : “Votre force, lui dit-il, est la politique ; la mienne est la morale : nous ne pourrons jamais gouverner ensemble.” »

À maints égards, le récit de Beaulieu de la journée du 20 juin 1792 mérite attention et vaut d'être cité dans son entier : « Une partie de la garde avait paru disposée à repousser les assaillants et peut-être eût-elle agi si les municipaux ne lui eussent donné des ordres contraires, et surtout si le commandant général Romainvilliers se fût montré et mis à sa tête. Quoi qu'il en soit, la troupe qui était à la porte royale, au lieu d'obéir au commandement d'apprêter les armes pour faire feu, jeta l'amorce et remit la baïonnette dans le fourreau. Plusieurs des volontaires qui étaient de garde dans les appartements crièrent : *Vivent les patriotes* ! embrassèrent les assaillants et même quelques-uns d'entre eux les aidèrent à traîner un canon jusqu'à la porte intérieure de l'appartement du roi. Dans cette circonstance, Louis XVI se comporta d'une manière qui ne s'accorde pas avec la pusillanimité qu'on lui a beaucoup trop légèrement supposée. Dès qu'il voit que la défection va devenir générale, il change en un clin d'œil tous les ordres qu'il avait donnés, écarte la reine et l'envoie cacher leurs enfants. Ces mesures prises, il revient, accompagné de trois ou quatre personnes, rejoindre une douzaine de serviteurs occupés à barricader la porte que déjà hachaient les assaillants. À peine s'est-il joint à ce petit nombre de défenseurs, qu'un des panneaux de cette porte tombe et laisse voir le canon pointé en face de Sa Majesté. Les canonniers tenaient leurs mèches allumées et étaient prêts à faire feu. Près de ce canon étaient groupés une foule d'hommes armés de piques dont ils passaient les pointes à travers les ouvertures qu'on venait de faire à la porte.

« Dans ce moment, MM. Aubier de La Montille, noble de la province d'Auvergne et gentilhomme de la chambre, Vinfrais, Quiquerlot, Canolles et le brave Acloque, brasseur de bière et commandant de bataillon d'une des

sections du faubourg Saint-Marceau, mettent l'épée à la main et se jettent entre les assaillants et Louis XVI. Quelque louable que fût une telle action, le roi en sentit le danger. Un aussi petit nombre d'hommes ne pouvaient résister à une aussi énorme masse, et leur généreuse intrépidité ne devenait qu'un appel au massacre de toutes les personnes qui se trouvaient dans le château.

« “Toute défense est inutile, dit le roi : il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est de leur ouvrir la porte et de se présenter avec calme”, et en même temps il ordonne au Suisse Efouard d'ouvrir. Celui-ci obéit, et toute cette foule, qui croyait le monarque caché, manifeste un instant de surprise. Dans ce moment, la voix d'un homme qui, peut-être, se trouvait dans le rassemblement avec de bonnes intentions, s'écrie : “Avant d'exécuter la justice nationale, il faut l'entendre et lui faire grâce aujourd'hui, s'il nous livre les prêtres qu'il a cachés chez lui.” À ces mots, la multitude paraît frappée et laisse aux défenseurs du roi la faculté de relever les piques dirigées contre Sa Majesté. Bientôt ils l'entourent, crient et disputent s'il faut l'entendre ou le mener à l'Assemblée. Ses amis profitent de ce moment pour le faire monter sur un entablement où il fût moins exposé aux fureurs individuelles de ceux qui en voulaient à sa vie. Ce fut M. de Bougainville qui imagina cet expédient. M. Acloque et ses autres amis se pressent autour de cette tablette et lui font un rempart. Le spectacle qui se présentait alors devant le roi était horrible. Du milieu de cette populace immonde, formée d'hommes de tous les pays, mais plus particulièrement de gens sans aveu des contrées méridionales, il voyait s'élever trois espèces d'enseignes, l'une formée d'un fer qui ressemblait à la machine fameuse appelée guillotine, avec cette inscription : “Pour le tyran”. L'autre représentait une femme à une potence avec ces mots : “Pour Antoinette”. Sur la troisième on voyait un morceau de chair en forme de cœur cloué à une planche avec cette inscription : “Pour les prêtres et les aristocrates”.

« Pendant près de quatre heures, ceux qui marchaient sous ces épouvantables étendards dirigèrent, par-dessus les têtes du groupe, leurs piques vers le roi, en

lui disant de sanctionner le décret contre les prêtres, à peine de déchéance ou de mort, et il répondit constamment : “Je renoncerais plutôt à la couronne que de participer à une pareille tyrannie des consciences.” Pour prouver sa résignation, il se laissa, en disant ces mots, placer le bonnet rouge sur la tête par un très beau jeune homme, nommé Clément.

« Les deux faits suivants, qui sont incontestables, prouveront suffisamment que la peur n'entraîne pour rien dans aucune de ces déterminations. On lui présente une bouteille en lui proposant de boire aux patriotes. “Cela est empoisonné”, lui dit tout bas son voisin, et il réplique : “Eh bien, je mourrai sans sanctionner.” Il but sans hésiter. “On a voulu seulement effrayer Votre Majesté”, lui dit quelque temps après un grenadier de la garde nationale, croyant qu'il avait besoin d'être rassuré. “Vous voyez qu'il est calme, lui dit le roi en lui prenant la main et la mettant sur son cœur : on est tranquille en faisant son devoir.” »

Certains grands événements publics semblent libérer les soubassements du corps social. Brutalité, cruauté, sacrilège, profanation, tout alors s'accumule sous la bannière noire du satanisme, et nous porte à réfléchir à la fonction canalisatrice de la modération en tant que rempart aux instincts.

Resurgit donc le vieux thème : ordre ou anarchie ; le singulier restant que, sous les pressions extrêmes, en des points de jonction voués aux paroxysmes, l'un ne puisse faire place qu'à l'autre.

Dans l'histoire des fortes commotions, tout se passe comme si, à son terme, un ordre déterminé suscitait nécessairement un phénomène d'évidement, dont l'irrésistible attraction engloutit même ce qui subsiste du sens de la légitimité. On voit les minorités violentes s'emparer des pouvoirs exécutifs que des législateurs incertains se trouvent dans l'obligation de cautionner ; tandis qu'à un degré inférieur, le pouvoir de fait tombe sans plus de contrôle aux mains des écorcheurs. Nulle révolution de masse n'a échappé à ce processus, moins que

toute autre celle de 1789, d'où le décor sanglant dans lequel elle s'est développée.

On lit dans Condorcet : « On ne sait pas à quelles horreurs se sont livrés les brigands qui portèrent à Paris les têtes des deux gardes du corps tués le 5 octobre. Ils s'arrêtèrent à Sèvres pour boire et manger, et au milieu de leur repas il y en eut qui sortirent pour venir mettre dans la bouche de ces têtes, clouées à des piques, des morceaux de jambon et de fromage. D'autres mettaient en papillote et frisaient les cheveux du malheureux Varicourt. On plaisantait aussi en traînant dans les rues les cadavres de Berthier et de Foulon : des hommes les précédaient en criant : “Laissez passer la justice de la nation.” »

Le principe démocratique restera toujours une vue théorique, une option morale et intellectuelle dont les sous-couches populaires n'envisagent pas même la nécessité ; d'où sa vulnérabilité et la séduction sur les masses des régimes forts.

Les peuples se souhaitent un censeur, un surveillant instituant des unités fixes et communes à l'intérieur desquelles ils peuvent s'ébattre sans encourir de sanctions graves.

Ainsi s'expliquent les pesanteurs supportées du totalitarisme. D'une certaine façon, la démocratie est une forme inférieure du principe aristocratique.

Étonné de la capacité d'absorption des situations par les groupes qu'elle concerne directement jusqu'à éventuellement les menacer.

En l'occurrence, il semble qu'ils soient préparés dans leurs structures à ce qui, un jour, serait susceptible de les disloquer. Le constat du risque a lieu, de façon souvent même répétitive, alarmée, mais la réaction salutaire ne suit pas.

On a de la sorte une idée de la nature de la fatalité qui pèse en les orientant sur les sociétés et, au-delà, sur les civilisations.

Seuls nos actes d'exception se fixent et sont fixés dans le temps par le corps social.

Avec ses hommes politiques médiocres, à la pensée vieillie, pour certains corrompus, avec la pourriture du cercle de la finance, la frénésie hoquetante du milieu des faux savants et le désir de tuerie universelle des sphères militaires, avec l'incurable obscurantisme des masses, le monde d'aujourd'hui est à dégueuler.

Temps de *décréation*, pour reprendre le mot de Simone Weil.

La statistique est rassurante en ceci qu'elle annule l'identification. Le substrat humain se voit métamorphosé en chiffres. Le glissement du réel organique à l'abstrait nostalgique est pour l'esprit une espèce de vertige.

Méthodes que les politiques utilisent à point nommé afin de créer la confusion profitable pour eux – le système a toujours ses effets.

Diagrammes, courbes évolutives, tableaux comparatifs, juxtaposition de chiffres, concepts de globalisation, autant de procédés qui ont pour but de détacher la conscience du fait événementiel. Ainsi assoupit-on les peuples en les familiarisant avec ce type de calculs relevant de la technique. Artifice pervers : les âmes ne sont plus en question.

L'individu n'est somme que de lui-même ; la stratégie n'est jamais qu'affaire de droit commun. Sous l'exécutant se dissimule chaque fois le scélérat ; c'est lui qu'il convient de dénoncer après avoir balayé l'amoncellement statistique qui n'est que tentative de glaciation du courant vital.

Si on tient à dénombrer, il faut le faire unité par unité. Ce qui prend visage devient alors accusation. L'ère du Tueur s'épanouit dans la formule chiffrée. L'un des dangers de la massification. Son mouvement se diffuse par l'activité du groupe ; ainsi vise-t-on au succès de la formation, l'individu relégué dans un incertain numérique. À partir du magma, les directions opèrent en toute

tranquillité. Se forme le brouillard d'une irresponsabilité générale à l'abri de laquelle n'importe quelle cellule trouve à se développer. Du régime de l'innomé, on glisse à celui de l'innommable ; l'hydre s'est constituée, sachant que quoi qu'il advienne elle sauvera au moins l'une de ses têtes.

La pensée a pour devoir de s'insurger contre cet ensevelissement.

L'image du sacrifié de la justice incarnant le symbole purificateur de notre monde, où le sens mécanique tend à prévaloir sur le sens de l'humain, nous est dramatiquement rappelée par Thomas Merton dans son petit livre *La Révolution noire*, lorsqu'il évoque ce postier blanc de Baltimore résolu à se rendre à pied en Alabama afin de donner à son geste une signification antiraciste, et qui fut abattu en cours de route.

Pareils édits du destin semblent se manifester dans le but de nous rendre sensibles à l'action directe des forces sataniques. Une main de paix se tend, se distingue du grand anonymat passif, ne rencontrant qu'une main armée du glaive sacrificiel. Éternelle opposition qui marque maintes situations historiques où se trouvent engagées soit des individualités, soit des masses ; toutes recouvrant l'élan de sublimation qui, un instant, transpercera nos ténèbres.

La troublante question reste celle-ci : quels sont les niveaux de conscience des sacrificateurs et de ceux qui les arment ?

En homme du monastère, dans sa préface, Merton ne manque d'ailleurs pas de souligner les inévitables répercussions que de tels actes isolés ont sur le comportement moral des sociétés, concluant que ces symptômes acheminent peu à peu irréversiblement notre communauté vers les souffres titanesques où l'élément tragique, qui n'a pas à temps été contenu, devient incontrôlable pour tous, y compris pour ceux, connus et inconnus, qui furent ses auxiliaires actifs, car par leur attitude craintive ou au nom de leurs intérêts particuliers, des catégories entières ont leur part de responsabilité dans l'accomplissement de

tels états de choses comme, par exemple, il en alla pour la petite bourgeoisie allemande à l'égard du nazisme naissant.

Constaté comme le fait l'auteur que ces agencements sont le résultat d'une crise spirituelle « universelle » traînant après elle le fantôme d'une proche Apocalypse n'est certes pas douteux (en un sens, il serait d'ailleurs peut-être rassurant qu'il n'existât pas de situation théologique, au lieu de celles, inverses, d'essence formellement démoniaques, qui circulent dans nos époques, car c'est une erreur de penser que le mal est dépourvu « d'existence » métaphysique), mais encore convient-il d'observer quel poids dans l'esprit moderne ont acquis la peur et son corollaire naturel, le mythe de la force matérielle.

En dépit des discours et théories, rien ne sert de se leurrer : une option pacifique ne saurait sérieusement être envisagée dans un monde qui est celui de la défiance. Or, sur cette voie, nous avons atteint un tel degré d'amère concentration des substances négatives, qu'il n'y a plus lieu d'espérer qu'un renouvellement des âmes dont, hélas, il semble qu'il ne puisse actuellement s'obtenir que du cataclysme d'un nouveau Déluge.

Les situations historiques relèvent par certains côtés de l'onirisme en ce qu'elles se développent longtemps en cercle clos sous le regard à peu près étranger de l'environnement.

De ce point de vue, elles ne sont pas non plus sans analogie avec le lent processus des maladies chroniques. Un endroit isolé de l'organisme témoigne d'abord de quelque défaillance requérant les attentions, celle du malade comme celle du praticien, mais son origine est ailleurs que dans la partie affectée. Secrétée par un déséquilibre général, dès le début de la manifestation, c'est l'organisme entier qui est concerné, sans doute même bien avant l'apparition des premiers symptômes. On se borne cependant à la constatation du visible et les soins portent sur cette localisation, alors qu'il conviendrait de sonder les profondeurs.

Grands pourvoyeurs de la mort et de la souffrance, les despotes se caractérisent par ce trait commun que, passant outre à la loi morale, les hommes ne sont plus pour eux que les pièces d'une gigantesque partie sanguinaire qu'ils organisent, ordonnent et dirigent à leur profit, pour des vues personnelles relevant de la chimère conquérante, passion qui les brûle jusqu'à leur propre consommation, tandis que, sous leur autorité, les peuples semblent consentir en aveugles au fabuleux rite d'un exorcisme collectif.

Lorsque se lève au zénith du monde l'une de ces étoiles noires, la voix des Caton est étouffée par l'allégresse des futures victimes de l'holocauste, et le glaive des Brutus reste encore à forger.

À quelques variantes près, l'Histoire se renouvelle dans la mesure où rien ne semble modifier les courants profonds des peuples, ni le temps ni les effets techniques, à jamais circonscrits à un réseau clos d'expérimentation où ils se meuvent en vue d'une incessante réalisation interne. Le champ circonstanciel est donc chaque fois exploité avec le même ancestral outillage, celui non pas des idées, mais de l'émotivité.

Clavier organique, la politique se préoccupe à peine des idées – et n'en produit pas.

Ballet infernal que certaines situations politiques laissent soudain apparaître au grand jour car, sous des aspects feutrés, cette esquisse de danse de mort a quotidiennement lieu dans les coulisses de tout pouvoir. Le Prince des Ténèbres en organise soigneusement les figures : « En 1933, près de Munich, chez les Bénédictins d'Ettal, j'ai rencontré, au Congrès de l'entraide universitaire internationale, des étudiants nazis. Ils m'ont raconté leurs fariboles. Je leur ai dit qu'ils étaient les jouets du vieux nationalisme prussien comme les ouvriers l'avaient été de Bismarck. Ils étaient scandalisés. Un an plus

tard, tous les catholiques qui avaient participé aux discussions étaient exécutés. Roehme aussi, il est vrai, dont la trogne enluminée avait présidé à la réunion de clôture et devant qui s'effaçait dans les portes un bureaucrate myope et en uniforme noir : Himmler. » (Bourbon-Busset, *Les Arbres et les jours.*)

Ce qui n'est pas liberté est contre l'homme.

La haine de l'artiste est partout – ce que, d'une certaine manière, j'ai su très jeune, découvrant par les faits immédiats du comportement de l'extérieur qu'à de rares exceptions près le choix d'une direction artistique implique la nécessité du combat contre une opposition agressive qui se voudrait irréductible.

Ensuite, on apprend que le social se fait systématiquement obstacle devant cette espèce de menace déséquilibrante pour lui qu'est la création.

Tous les conservatismes sont d'instinct liés contre l'artiste, ce que nous enseigne de façon quelquefois dramatique l'attitude des pouvoirs d'État à l'égard de cet effort vers une plus grande liberté qu'incarne le créateur.

Comment accorder crédit aux propositions politiques de ces hommes à gueules de gangsters ou de refoulés sexuels de la droite française ?

Marx avait vu juste en ceci : que le monde futur allait se métamorphoser en mécanique économique.

À partir de ce postulat, qu'accentue de nos jours le phénomène de massification, sa logique théorique est en quelque sorte imparable ; et, en vérité, le capitalisme actuel ou à venir se confond et se confondra avec elle dans son fonctionnement faussement « libéral », car dans une telle conjoncture susceptible de ne se développer que dans un sens unique, l'État a par nécessité l'absolue primauté de décision ou d'accaparement.

Le cercle des perspectives ne saurait en pareil domaine que s'élargir – jusqu'à des proportions planétaires, c'est-à-dire jusqu'à l'effacement progressif des

nationalismes qui, dès à présent, sont de l'ordre du folklore, ce qui, pour autant, n'aura guère d'influence dynamique sur la pensée conservatrice : un amalgame de sociétés surpeuplées massées dans l'enceinte de vastes métropoles exige en priorité l'application d'un ordre rigoureux en même temps que d'un régime au minimum acceptable par les plus déshérités.

Exclu le recours au déversoir de la guerre, qui serait sans doute pour nombre de gouvernements une facile échappatoire, mais comportant des dangers par trop imprévisibles, malaisément contrôlables, la pression de la multitude conduit inévitablement à une économie de gestion globale. Les structures des marchés sont donc nécessairement appelées à être démantelées.

Ainsi se dessinent des sociétés s'articulant sur deux classes essentielles, également déterminées par le statut intellectuel d'une certaine quantité de citoyens. Circulation à deux termes : décision de productivité à l'une des extrémités, à l'autre autorité de l'exécution. Nulle rupture ne sera plus alors concevable sous forme à caractère « révolutionnaire » – le XVIII^e achève de s'effacer, vraisemblablement avec toute sa charge philosophique. Peut-être sera-ce de la sorte que le XXI^e siècle s'ouvrira à la métaphysique. Aristote revient hanter les parages.

Un petit Camerounais de huit ans, dont la mère, sans revenus, avait trouvé pour seul refuge un pavillon en construction dans la banlieue parisienne. Il est mort de froid dans la nuit sans que le voisinage ait prêté attention à cette détresse. État spirituel de nos sociétés.

Culpabilité de tel ou tel particulier, de tel ou tel groupe, de telle ou telle nation.

Toujours il s'agit de la vieille tentative d'exorcisme, de désigner un bouc émissaire ; mais qu'il soit question d'individualités ou d'ensembles, nul n'est coupable seul.

Lorsque sont lâchés les lémures, comme ce fut le cas dans l'Allemagne hitlérienne – ils l'étaient également ailleurs sous d'autres formes – ne surgissant que lorsqu'ils ont quelque chose à combattre. La façon dont ils le font est une autre histoire ; ce qui s'accumule devra nécessairement être nettoyé.

La solution est *toujours brutale*.

D'une lettre de Maxime Alexandre à Claudel : « Il est intolérable que les pauvres soient non seulement abandonnés à leur pauvreté d'ici-bas, mais également rejetés et condamnés au nom d'une hiérarchie proclamée providentielle, tout comme il est difficile d'admettre que les possédants aient seuls droit à la protection d'en haut, tandis que le camp des misérables et persécutés serait exclusivement du ressort de l'Ange révolté (...) »

Frappé dans ces lignes, comme je le suis immanquablement lorsque je lis l'œuvre de ce poète, par une volonté d'innocence, qui est celle des mystiques. Me touche également chez cet esprit la noblesse d'inflexion de la pensée juive.

On ne saurait pardonner aux politiques leur criminelle insouciance à l'égard du seul grave problème de notre fin de siècle : la massification – dont la pesanteur taurique risque de susciter jusqu'à des désidentifications culturelles et spirituelles qui, dans notre Occident fragile, seraient de la nature de l'irréparable.

« Seuls les hommes sérieux sont mauvais. »

Ne sont « sérieux » que ceux qui n'ont que haine pour la vie. On les trouve d'ordinaire à des postes de pouvoir – ou sur des chaises d'administration, en tous lieux où ils peuvent peser sur autrui de leur autorité ; la haine de la vie s'accompagnant prioritairement de celle de l'individu.

Le petit chat de Louis XV enfant – imagine-t-on l'un de nos princes d'aujourd'hui consentant à laisser pénétrer un animal au Conseil, où tout est de cuistrerie et de fausse gravité.

Détail que les officiels se sont bien gardés d'inscrire dans les pages des manuels scolaires d'histoire ; l'enseignement n'a pas à charge de lorgner vers la fantaisie. Omission qui ne fait du reste que s'ajouter à vingt autres, dissimulant des traits cependant frappants quant aux caractères ou aux situations.

Les feux allumés dans les rues de Paris à l'intention des miséreux au cours de l'hiver 1788 sont une note déjà griffonnée sur les événements de l'été suivant.

Action-répression. Ce qu'implique le principe terroriste de l'attentat. Un système s'est engagé, qui a sa trajectoire de quelque façon prévisible, au moins pour l'essentiel.

Les conditions se modifient à partir du moment où les États jugent qu'ils ont eux-mêmes intérêt à sortir du droit, fût-ce épisodiquement. L'attentat devient alors tactique de guerre, pouvant prétendre à une coloration sociale ; ce à quoi, par exemple, ont longtemps rêvé les anarchistes.

Aujourd'hui, les États font en sorte d'absorber le terrorisme afin de pouvoir, éventuellement, l'utiliser. Singulière osmose que, jusque-là, l'Histoire n'avait pas encore entérinée. Où le terrorisme trouve droit de cité, l'individualisme est condamné ; de fortes pressions de masse laissent paraître déjà leurs articulations de domination. Point n'est désormais question de socialisme, mais de la grande robotisation, du concassement de la pensée, un peu à la façon dont l'avait prophétisé Orwell.

Où le siècle à venir sera celui du refus, ou il ne sera qu'espace carcéral.

La lettre du tsar Nicolas II à l'empereur d'Allemagne en date du 29 juillet 1914, alors que l'Autriche vient de déclarer la guerre à la Serbie, nous fournit un reflet de ce qu'étaient encore en ce temps-là à la fois l'esprit

des sociétés et la conscience politique des hauts personnages d'État. Derniers étincellements d'un monde attaché à certaines valeurs, même si, par ailleurs, il souffrait de terribles imperfections, au seuil du conflit qui allait le précipiter dans une ornière où lois morales et juridiques céderaient le pas à la froide volonté technique et à ses seuls intérêts.

L'ère quantitative prend alors date au calendrier des peuples : « Une guerre honteuse a été déclarée à une faible nation ; je partage entièrement l'indignation qui est immense en Russie. Je prévois que très prochainement je ne pourrai plus longtemps résister à la pression qui est exercée sur moi et que je serai forcé de prendre des mesures qui conduiront à la guerre. Pour prévenir le malheur que serait une guerre européenne, je te prie, au nom de notre vieille amitié, de faire tout ce qui te sera possible pour empêcher ton alliée d'aller trop loin. »

Qu'il apparaisse dans cette lettre une fragilité du jugement politique et l'incertain d'un caractère, cela est une question annexe.

N'est-il pas désespérant de penser qu'un peu de cette misère tenant dans l'esclavage de la faim des millions d'hommes à travers le monde, si elle est conséquence économique et démographique, l'est également de l'indifférence des nantis, de l'incurie endémique de l'imagination de la plupart ; car volonté et sens de l'organisation viendraient probablement à bout de maints de ces problèmes sans qu'il en coûtât beaucoup aux collectivités.

La question reste posée de savoir comment un monde prétendument chrétien se satisfait de jouir de ses privilèges aux portes de la souffrance et de la mort. Pareil cloisonnement matériel et moral est de l'ordre des zones infernales. Qu'espérer de telles situations contenant les légitimes conséquences explosives de la haine ? Que des intérêts financiers internationaux les entretiennent à leur profit, c'est, désormais, ficeler le globe sur un baril de poudre. Comment douter que se produira l'étincelle fatale ?

Certaines observations d'historiens ou de philosophes à propos des effets de la démocratie n'ont, en fait, lieu d'être que dans la mesure où ils la confondent systématiquement avec la pesanteur de la manifestation.

Il ne me paraît pas généralement juste de penser que le bourreau trouve en lui-même sa sanction.

Les choses en ce domaine ressortissent à un autre ordre de valeur que limitativement moral. Il se peut fort bien que le bourreau oublie qu'il a été, quel malheur il a servi, mais il reste lui-même, et on pourrait en toute occasion avoir de nouveau recours à ses services.

Pour ne citer qu'un cas : que sont donc devenus les agents de la police municipale parisienne qui participèrent à la trop fameuse journée du Vélodrome d'Hiver où les Juifs furent massivement arrêtés pour ensuite être déportés ?

Ils sont devenus de paisibles retraités dont les images du passé, pour atroces qu'elles furent, ne troublent en rien le sommeil, bien qu'ils aient contribué et ce, pour le plus grand nombre d'entre eux, sans même *l'alibi idéologique*, aux souffrances et à la mort de plusieurs milliers de personnes.

Les sous-couches ont elles-mêmes les leurs et, de cette façon, d'échelon en échelon, nous parvenons au constat du zéro absolu.

Dans les guerres civiles, la barbarie atteint d'un coup à la puissance démoniaque. Des aspects et des actes se révèlent qu'on eût hésité à pronostiquer. Le souffle froid de la haine balaie tout sur son passage. Il en est alors comme si une force sauvage vidait les cuves à immondices. Un peuple de gnomes comme celui des toiles de Jérôme Bosch trouve aussitôt à s'employer dans l'iniquité et l'horreur.

Le *Journal* des Goncourt, de 1871, fournit des exemples de cette besogne des forces ténébreuses du monde, entre autres celui-ci : « (...) Après l'assassinat de Clément Thomas, sur le cadavre encore chaud, deux femmes s'étaient mises à pisser (...) »

À l'instar de la sorcellerie, il n'est pas rare qu'en semblables circonstances la face trouble de l'élément féminin intervienne comme à titre de signataire solennel du pacte noir.

Le nazisme, comme branche nihiliste du romantisme.

Malmené par la foule en fureur, l'homme au visage ensanglanté balbutiait comme pour lui-même à la façon d'un enfant réclamant son pardon : « Je suis sage... Je suis sage... »

Toutefois, la compassion ne se manifestait nulle part autour de lui. C'est que chacun avait sans doute un vieux compte à régler avec lui-même et que la situation devient collectivement dramatique lorsque les instincts se trouvent un bouc émissaire. Les lieux où se déroulent ces choses sont des décalques de l'*Inferno*.

Plus loin, une jeune femme abasourdie avait perdu l'un de ses souliers qu'elle gardait espoir de retrouver au milieu de la cohue bien que sa sécurité eût exigé qu'elle prît au plus tôt la fuite.

Accoudé à la grille d'un balcon au troisième étage d'un immeuble, un vieux couple observait placidement la rue et son désordre.

Un chien roux flairait le trottoir, levait la patte contre un mur. Le bruit ambiant ne devait pour lui pas être sensiblement différent de ce qu'il était à l'ordinaire. Il s'en alla en trotinant et tourna l'angle de la première rue.

Le ciel était d'un bleu gentiane.

On eût aimé connaître la tête de l'énergumène qui, en 1940, après seulement quelques mois d'occupation de Paris par la troupe allemande, a eu cette trouvaille relevant de la délation : *LISSAC n'est pas ISAAC*.

L'odieux du procédé en dit long sur la bassesse des caractères se révélant lors d'avatars publics exceptionnels, ainsi qu'à maintes reprises je la vis pour ma part se manifester tout au long de cette période.

Toute ambition est corruptrice.

Définition cynique du pouvoir chez Barbey d'Aurevilly : « Le droit politique, c'est la force assez intelligente pour se faire accepter, et rien de plus. »

On mesure par ailleurs chez des auteurs de sa trempe ce que le dandysme véhicule de démissionnaire par refus lucide et méprisant du jeu social. Il est quelque chose comme les derniers feux sans espoir d'une conception aristocratique du monde. Ses reflets décolorés se reconnaîtront encore jusque chez les Goncourt, pour expirer enfin avec Barrès.

La télévision nous a habitués aux prétentieux commentaires des farceurs de music-hall invités à s'exprimer sur l'actualité comme s'ils étaient des oracles politiques.

Époque du nombre où, mathématiquement parlant, la médiocrité s'est démultipliée.

Notre siècle aura été l'un des plus sanguinaires de l'Histoire et, l'esprit technique aidant, celui où le droit aura été bafoué sur des bases à couleur scientifique. Il est également celui de la perversion par la dialectique, danger entre tous redoutable, car il s'attaque comme un virus à ce que l'homme devrait avoir de plus sacré : le langage.

Que certains préconisent, non sans souci d'intérêt personnel, de castes ou de nations, de voiler la somme d'horreurs qui s'est produite, c'est ajouter la dissimulation à l'hypocrisie et l'hypocrisie à la lâcheté. Ce qui est est – ce qui a été a été. Les peuples ne sont pas innocents. On ne passe pas l'éponge sur certains crimes qui ont vérolé les profondeurs de l'humanité. Il faut garder les yeux ouverts, avoir le courage d'admettre ce qui a eu lieu, rappeler sans faiblesse que la descente aux enfers est toujours possible, que l'impureté existe, menaçante, que les chevillards sont toujours parmi nous. Ce n'est pas en les recouvrant d'un voile pudique qu'on se garantit des puissances négatives, et ce n'est surtout pas à ceux qui ont plus ou moins participé au service de cette décomposition d'exprimer sur ce point des opinions de tempérance qui viennent quelque peu tardivement.

Sauf cas d'exception, le pouvoir politique s'exerce dans l'indifférence à peu près générale. Ainsi, pour l'essentiel, le fonctionnement de la nation s'articule-t-il sur les grands rouages administratifs.

Avec l'accroissement du nombre, la nécessité des commandements indirects, le système bureaucratique ne peut que s'enfler, souvent même démesurément, de façon tyrannique, sans qu'il soit cependant propre à être efficacement frondé le cas échéant, car toute normalisation, toute circulation pratique repose sur son activité, bien qu'il n'incarne aucune autre idée que celle de l'échange des commodités et des contraintes cimentant la vie sociale.

La pensée réactionnaire se caractérise par son absence du sens évolutif de l'Histoire, ce qui, au reste, explique dans ce pays nombre de lenteurs, d'erreurs, de refus à long terme coûteux.

Quel serait aujourd'hui, par exemple, le regard d'un Barrès devant l'amorce de l'esprit européen et, à l'intérieur même de la nation, une indispensable mobilité de la main-d'œuvre, donc des familles et des groupes.

Des théories telles que les siennes qui, pour incroyable que cela paraisse, trouvent encore des échos dans certaines couches de la population, soit jalousement refermées sur leurs privilèges, soit ignorantes, dénuées d'informations – sont à classer dans les archaïsmes dont souffre toute collectivité.

Dynamisme historique. Les figures de l'avenir sont intégralement inscrites en filigrane dans celles du passé ; l'Histoire ne se développe qu'à partir de quelques séries d'archétypes fonctionnels.

On s'effare – puis enfin on sourit – de ce mépris des prétendus savants d'aujourd'hui pour la somme de questionnements, d'inquiétudes métaphysiques et de sagesse du monde ancien.

Leur intellect asséché donne l'impression de s'agiter entre les parois opaques d'un bocal qui, si petit soit-il, est encore assez grand pour occuper à plein temps leurs faibles capacités d'investigation.

Cette caste singulière, que ni modestie ni tourment de la pensée ne semblent effleurer, ne soupçonne pas davantage la puissance comique de ses ridicules.

Beauté/Puissance. (Séduction – quelquefois fascination des mouvements de masse.)

Se dessine de la sorte le rapport : Pouvoir/Esthétisme.

La supériorité s'impose donc d'elle-même, comme étant *substantiellement belle*.

Ainsi, à l'admiration, au respect pour le supérieur de la fonction, se mêle le supérieur de l'idée de Beau – au reste incodifiable en ce qu'elle est purement émotionnelle.

Sans transition, ils voudraient passer de l'Exceptionnel à la Foule.

« Mais alors, pourquoi écrivez-vous ? » demandent-ils, goguenards, car tout leur paraît simple : la règle est, selon eux, la règle générale ; ce qu'ils envient, désirent, chacun doit l'envier, le désirer, sinon un indéfini ne fonctionne plus dans leur système de rapport et de sécurité, un indéfini qu'ils se refusent à reconnaître, qu'ils étouffent sans scrupule – indéfini qui est l'Exceptionnel, l'Incorruptible, autour duquel la Foule tourne un instant, interrogative, puis, indifférente, attirée par l'Ordinaire – les voilà dans ce registre inférieur sans qu'ils se soient même aperçus du glissement qui les situe à leur place exacte.

Lorsque les sociétés déverrouillent les portes interdites, elles doivent s'attendre au déchaînement des impulsions primitives.

Certaines utopies de responsables politiques, davantage préoccupés d'évanescences intellectuelles que de prise directe sur le réel, coûtent cher au groupe, parfois en souffrances et en vies humaines.

Les tabous ont leur fonction de sauvegarde, que seule une lente évolution morale peut abolir dans le temps, non des mesures circonstancielles nécessairement arbitraires.

Le danger qui se profile inévitablement derrière semblables situations est toujours de la nature du sang et de la mort.

Une expression telle que : « Les sociétés sont malades », est comme un appel à l'aide.

Nul n'ignore de quoi souffrent aujourd'hui les nôtres, dont nous constatons depuis des décades qu'elles produisent régulièrement de nouveaux foyers infectieux que les nations apeurées par les conséquences d'une intervention chirurgicale se limitent timidement à tenter de circonscrire en sacrifiant tel ou tel membre, consentant de la sorte à une impotence de plus en plus accusée et dangereuse.

Inhérent aux impératifs techniques qui faussent jusqu'à l'aberration la loi naturelle du rapport entre groupes, le jeu sournois de l'intérêt économique, aussi bien d'État que particulier, prévaut sur l'attitude morale et concourt au rapide accroissement du préjudice dans des proportions dont il ne reste plus qu'à savoir à partir de quel degré elles deviendront intolérables, et dans quel état d'affaiblissement certains blocs continentaux seront un jour jetés sur la table d'opération.

Dans tout régime politique, c'est la souveraineté qui est l'unique question depuis qu'elle n'est plus parée de l'auréole du droit divin.

L'aspirant dictateur qui réussit à la conquérir est le premier à savoir que, même s'il l'a respectée, ce qui est rarement le cas, la légalité est insuffisante pour le transformer en autre chose qu'une simple poussée éruptive, et son souci est d'essayer de l'ennoblir, comme le fit Napoléon et, à sa suite, de façon moins spectaculaire, de faux rois qui, à la tête de l'État, rêvèrent de dynastie.

Capotage historique dont, pour ne s'en tenir qu'à lui, notre siècle a fourni maints exemples.

Il est clair que, désormais, chaque souveraineté sera systématiquement contestée en vue d'être propriété collective, sous des formes moins hiérarchisées encore que ce que, jusqu'à présent, nous ont proposé les démocraties, avec leur morcellement de l'autorité préservant néanmoins les hautes prérogatives du pouvoir central.

À l'avenir, c'est lui qui sera la cible directe des populations ; enjeu général qui exigera à tous les degrés dans nos groupes la redistribution des pouvoirs.

Nouvelle dynamique de l'Histoire, qui n'ira pas sans provoquer de fortes secousses en ce qu'elle aura à s'affronter à la routine des esprits, y compris de ceux actuellement considérés comme avancés.

À la suite du procès et des condamnations de Nuremberg, quel fut le sort réservé après les exécutions aux dépouilles des grands criminels de guerre ? Y a-

t-il eu des obsèques, même discrètes ? Dans l'affirmative, ont-elles eu, pouvaient-elles avoir un caractère religieux ? On sait pour Himmler qu'il a été jeté dans une fosse, méprisé par ceux qui accomplissaient cette tâche.

Par de tels traits, notre époque a renoué avec le tragique de l'Antiquité. Comme des créatures sataniques, notre monde un temps à leur merci, tous ces hauts personnages de l'État nazi se sont soudain évanouis dans le néant noir. Mission accomplie, Astaroth abandonne froidement son personnel.

Les hommes de ma génération auront vu un à un s'effondrer les principes sur lesquels étaient fondées éducation et morale.

L'effroi de manquer, le goût effréné du profit ont tout balayé devant eux ; la forme collective de sexualité aussitôt alignée sur ce désir frénétique de possession, que la femme fit jouer à son avantage.

Au reste imprécise, l'idée de révolution flambait dans les esprits, mais il s'agissait en fait davantage de remodelage d'une société que de son laminage.

Il faut aux révolutions des âmes fortes, des mains dures, des estomacs solides – nous n'avions qu'une bourgeoisie somnolente, un peuple n'aspirant qu'à s'embourgeoiser. La devise devint : pourquoi pas moi ? De cette façon s'établit d'ailleurs une certaine égalité – dans l'indéterminé du médiocre.

Le monde est son propre duplicata.

De quelle nature ce refus provoquant en notre fin de siècle la clochardisation ?

Sans doute ce problème de société doit-il être considéré et analysé parallèlement à la seule catégorie psychologique. Les groupes enfantent leurs démons, qu'ils traitent ensuite avec indifférence, puis hostilité, puis haine. Climat favorisant la poussée totalitariste.

Dans le *Journal* du comte Apponyi, consacré aux années de la Révolution de 1848 et du coup d'État qui s'ensuivit.

Période dominée par la petite poignée d'arrivistes médiocres du type Ledru-Rollin, dont la physionomie malsaine à l'expression insupportablement présomptueuse révèle l'affairiste ; cette mêlée de crabes roulés dans le tourbillon verbal de l'imbécile Lamartine, qui n'avait de rival, sur le terrain de la stupidité et de l'incompétence ambitieuse, que l'imbécile Hugo – tandis que, comme toujours, les véritables courants politiques se tramaient dans le secret d'assemblées actives, clandestines, réussissant sans trop de sang versé à ramener en France le bonapartisme ; incapables de prévoir ce que, dans cette nouvelle tranche d'Histoire, deviendrait semblable pouvoir en retard sur l'évolution sociale fondamentale des couches populaires : on proposait une couronne d'empereur à un peuple qui humait déjà la démocratie.

À plusieurs reprises dans la vie politique française, les menées souterraines de certains groupes d'opinion ont été onéreuses pour le pays – où les révolutions elles-mêmes sont animées par le conservatisme.

Violences publiques après la décision de sacrifier environ 25 000 emplois en trois ans.

Nous assistons là à ces grandes commotions sociales accompagnant les mutations du travail sans que nul n'ait songé (nous sommes en France) à y préparer les esprits.

Une fois de plus, le monde ouvrier fait les frais d'un nouvel aspect de l'évolution industrielle ; en droit de considérer que, comme par le passé, on la traite avec mépris.

D'où qu'il provienne, l'antijudaïsme doit être regardé comme un effort obstiné et violent de séparer l'homme de ses attaches théologiques, de le livrer sans défense aux seules puissances de l'oppression des pouvoirs gestionnaires.

Dans ce long combat entre les forces de l'esprit et celles de l'immédiateté matérielle, entre le concept d'intemporalité et la pesanteur temporelle, entre l'expansion infinie et la réduction mutilante, il importe de recentrer la pensée sur son essentialité, sachant que ces trois volets de la tradition, celtisme, judaïsme, christianisme, ne sont qu'un seul et même phénomène lié à l'ancestral désir religieux de l'homme.

Toute affirmation de la judaïcité l'est aussi du christianisme, et inversement. Corps unique du spiritualisme contre lequel, sous des formes de persécution plus ou moins déguisées, le catholicisme, officine politique de désagrégation du substrat métaphysique, s'est entendu, chaque fois que s'en est présentée l'occasion, à prêter la main.

« S'il faut encore attendre un *avenir*, ce ne peut être que du désintéressement ou de qualités et d'institutions équivalentes. » (Robert Musil.)

C'est envisager un nouvel ordre hiérarchique, ou de caste ; la pyramide pourrait s'édifier sur les bases d'une générosité attachée à la vocation.

Par la voie toute-puissante sur les masses de l'information, tout aujourd'hui s'est accru de quelques degrés supplémentaires de factice – jusques et y compris les événements internationaux dont les facettes de l'apparence sont quotidiennement passées au filtre de l'expression conditionnée des grandes directions.

En ce domaine, la bouffonnerie se joint au tragique.

Avec l'image télévisée, guerre, attentats, troubles sociaux, misère sont devenus spectacles. De la sorte, l'indifférence générale gagne de façon foudroyante ; les gens de pouvoir sont de moins en moins gênés aux entournures.

Politique et journalisme sont le fumier des nations.

Atterrantes conneries verbales qu'a pu déchaîner chez des personnes apparemment censées cette boucherie dégueulasse que fut la guerre de 1914. (Soldat écrivant à sa fiancée qu'il attend fébrilement l'instant où sera commandé *d'attaquer à la baïonnette, pour la France et pour ses mamans !* Que souhaiter à des pareils corniflots, sinon d'en ramasser un bon coup dans le bide.)

Quand on pense que parmi ces excités, il y avait un Péguy – l'esprit dérape.

Bourré de fric, vivant comme le pire des bourgeois, servi par des domestiques, Claudel ose écrire : « *À la gloire de la Pauvreté, jamais de temple assez magnifique !* » (2 octobre 1946.)

La putinerie catholique est sans bornes. Ce sont des crapules de cette espèce qui ont éloigné les pensées de la foi. Pareil zigoto n'est ni plus ni moins qu'un manœuvre de Satan.

Apprendre à désobéir.

N'être pas conforme.

Chez nous non plus, les *Dobtchinski* ne manquent pas – on les voit en toute occasion un peu publique, s'amasser, s'agiter, débiter avec solennité les plus plates niaiseries, puis se disperser en fumée dans l'espace délimité des territoires du snobisme avant de se regrouper en foules brillantes et autoritaires à la moindre occasion qui peut leur être de quelque intérêt, car un *Dobtchinski* n'est jamais désintéressé.

Ils gouvernent – mais ne sont ni respectés ni aimés.

Dérisoires espoirs populaires – vous faites trembler les Trônes, tomber les têtes, vous ébranlez les empires, mais les roublards qui, pour l'instant, semblent vous encourager attendent le jour de vous gruger. C'est pour eux qu'en vérité certains d'entre vous ont payé de leur vie la secousse ; bientôt vous les retrouverez en lieu et place des tyrans destitués, avides de pouvoir et de profit ; hommes de la compromission et de la puissance.

Si la révolution vous paraît souhaitable, faites-la, mais *pour vous*, pour qu'il fasse clair, que l'air soit pur, qu'on sorte enfin de la nausée. Ne les croyez pas sur parole – ce sont des tricheurs, des menteurs, balayez-les, faites le ménage à fond, qu'on puisse vivre entre gens corrects.

Innocente barbarie. Rapporté par Corrado Alvaro, le mot d'un soldat américain de l'armée de libération cantonnée à Rome lors des ultimes opérations de la dernière guerre.

Devant les ruines du Colisée, qu'il croyait avoir été détruit par les bombardements aériens, il exprime sincèrement ses regrets : « Sorry ! »

En d'autres circonstances, on pourrait sans mal descendre là au niveau des premiers âges. Parallèlement, il se trouve des intellectuels dévoyés pour s'interroger sur la nécessité de la culture, sans paraître discerner son rapport à la fois avec la liberté et le respect du passé de l'humanité.

Un exemple de cette sorte démontre à l'évidence que les guerres de masse sont, dans leur principe, fondées sur leur ignorance de l'Histoire. L'une des raisons pour lesquelles l'opposition à la culture s'inscrit dans les préoccupations des pouvoirs, de quelque nature qu'ils soient.

Les hiérarchies se dissolvent autant que s'estompe l'impératif moral ; mais que peuvent-ils respecter ceux qui, d'un ordre, ne connaissent que l'injustice ?

On sait ce que fut Calvin ; toutefois, je ne puis m'interdire à son égard, non pas à proprement parler une admiration, trop de souffrances ont été en cause – mais une attirance pour l'inébranlable de son caractère.

Voilà qui fera sursauter bien des amollis de ma connaissance ; il n'empêche que les tempéraments forgés sont si rares que mon élan penche vers eux.

Cela dit, je consens à toutes les réserves, toutes les indignations, en l'occurrence largement motivées. Devant cet esprit fanatisé, je n'entends dire qu'une chose : cet homme sut vivre, souffrir et mourir. (Ici redoublent les sursauts prévus – ce qui me fait ajouter que ma préférence va inmanquablement aux exaltés délirants plutôt qu'à ces mastroquets dont, déjà à son époque, Kierkegaard disait qu'on les enterrait comme des héros.)

Huit mille personnes dans Paris, qui ne sont pas des clochards de vocation, se réfugient à l'Armée du Salut, se présentent le soir dans les rues à la distribution de soupe.

Réalité qui semble invraisemblable dans une société telle que la nôtre à la fin de ce XX^e siècle. Spectre d'une misère nouvelle qui, à elle seule, révèle le degré de décomposition rongant les collectivités modernes, ivres de techniques.

Ces milliers de déshérités de la capitale ont valeur de symbole.

Ignoble clan de la petite bourgeoisie, avec son argent, dont elle est incapable de maîtriser la possession, qu'elle gère comme un rat son fromage, l'esprit borné, mesquin, l'intelligence courte occupée de profits immédiats, son degré culturel affligeant n'excluant pas une prétention bouffonne aux lettres et aux arts, son mauvais goût inné, son absence de sens politique et historique.

Classe arrogante porteuse de tous les dangers pour des sociétés aussi peu hiérarchisées que les nôtres.

En période de désordres publics, nombreux sont les exemples démontrant que l'érotisme a ses racines dans des zones crapuleuses, qu'il est de nature morbide, s'inscrivant naturellement dans les cercles de l'homicide et, à son paroxysme, de la nécrologie mentale.

Les témoignages de guerre ou d'agitation populaire sont à cet égard significatifs. Libre de se manifester dans son développement le plus anarchique, il se propose avec une insoutenable brutalité comme négation du respect de l'humain. Force primitive, dès que lui en est fournie l'occasion, il en traduit les aberrants excès. Il semble donc logique qu'il ne puisse qu'être exclu de tout concept théologique.

On peut faire de l'Histoire une lecture circonscrite à la psychologie et y voir, un peu à la façon de Saint-Simon et de nombreux historiens du passé, de ces raccourcis qui morcellent les grands événements en instantanés significatifs de leur tragique, dont ils accentuent brusquement la densité ou, au contraire, la tempèrent.

Dans cette mosaïque de l'immédiat, l'individu tient un rôle qui se situe en quelque sorte comme dans un parallèle neutre à la mécanique proprement historique mue par des vœux supérieurs au caractère presque abstrait. La tournure de telle ou telle situation semble, de façon troublante, ne tenir en fait qu'à un fatidique dosage de nombre.

Quelques pions supplémentaires d'un côté ou de l'autre de l'échiquier et la partie serait peut-être susceptible de changer d'aspect – si toutefois elle n'était pas jouée d'avance par les manipulateurs occultes qui ont pris soin d'en régler les modalités et le terme avant même qu'elle fût engagée, leur puissance fondée sur ce principe que les pions ressentent, mais ne pensent pas.

À propos de Caligula, Montesquieu rapporte qu'« on disait de lui qu'il n'y avait jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître » ; observation qui peut s'étendre du particulier au général, expliquant que certains peuples sont par nature voués à la tyrannie qu'ils produisent et qu'en cas de conquête par l'extérieur on les voit dans l'obéissance à des lois pour ainsi dire biologiques.

Ce dont, dans sa diabolique pesanteur, le monde s'évertue à nous dépouiller, c'est de la passion, qui seule glisse au niveau de la Création.

La passion est par excellence *acte de Vie*. Ce qui n'en procède pas dépérit inévitablement.

Autun, où Napoléon s'arrêta à trois reprises, notamment au retour de l'île d'Elbe.

Singularité de l'histoire : cette ville fut également celle dont, jeune, Talleyrand détenait l'archevêché. Il s'y trouvait encore en mars 1789, où il séjourna à Saint-Nazaire, cathédrale intermittente.

L'esprit se perd en rêveries à imaginer que c'est ici que l'un des grands aventuriers politiques modernes prit ses mesures pour l'exil sans pouvoir logiquement supposer l'ascension sociale que lui réservait son destin, encore que de tels caractères soient comme noués autour de l'ambition ; mais, dans ce cas précis, les circonstances se muent en véritables dynamisations.

Quelle eût été la trajectoire de cet homme sans la Révolution, à laquelle il sut si habilement échapper, puis sans l'Empire, qui fit sa gloire et sa fortune ?

Probablement passionnant de voir dans quelques centaines d'années ce que sera la partie du monde devenue pensée, et moins, ou plus du tout, instinct.

Ce qui se sera perdu en énergie au profit de la pénétration.

Emplacement fatalement élargi de la visée métaphysique.

Pareille évolution impliquant sous tous ses aspects que l'élémentaire aura été maîtrisé.

On peut, en effet, rêver d'une société *se pensant elle-même*. Sous cette lumière, quelle couleur auront nos acquis – et surtout nos impotences d'aujourd'hui.

Imaginer une démocratie essentielle, non plus un ensemble de règles maintenues par un exécutif.

Les injustices, les tyrannies, les conflits, les spasmes de la destruction qui accablent peuples et civilisations, tout cela n'a ses racines nulle part ailleurs qu'en nous-mêmes et, à quelques exceptions près, se trouve multiplié à autant d'exemplaires qu'il y a d'hommes sur notre terre ; car à chacun de nous est dévolu un rôle d'accumulateur de forces qui doivent un jour devenir agissantes, trouver leur incarnation libératoire sous forme d'archétype qui, en tant que situation, ne saurait qu'être de nature révolutionnaire.

Il est remarquable et presque symbolique que, comme s'ils étaient biologiquement avertis que le temps travaille contre eux, les conquérants fassent en fin de compte abstraction de la durée ; ce qui, d'ailleurs, les classe d'emblée dans la catégorie opposée à celle de l'artiste, qui semble détenir en lui les forces d'une légitimité universelle, alors que le conquérant s'affronte d'abord à elles sous ses aspects locaux, généralement aux fins de les abolir, rêvant d'en instaurer d'autres dont il serait le seul maître d'œuvre.

Il vaut de considérer sous cet angle le bouillonnement historique circonscrivant le conquérant au rôle de demiurge luttant contre la Nature ; position insoutenable autrement que par l'emploi du paroxysme et son progressif accroissement, jusqu'à l'ultime degré acceptable d'asphyxie pour les collectivités.

Lorsqu'à ce point d'extrême fusion, avec une déconcertante rapidité, se diluent de tels pouvoirs, s'effondrent les empires qu'ils ont édifiés, on passe brusquement de la plus haute densité calorique à la plus basse réfrigération – ce qui se traduit également par le silence succédant sans transition au vacarme, tant verbal que matériel.

Il est heureux de se défier de cette sorte d'avancée dialectique prétendant avec la meilleure bonne foi apparente mettre en doute la validité de l'Histoire.

Qu'elle soit, temporairement, ou devant certaines énigmes que l'intérêt entretient parfois, sujette à des interprétations diverses, cela prouve qu'elle est le produit d'une mouvance des esprits susceptible d'être considérée comme signe de vie ; mais rapidement la distance s'établit, les symboles prennent leur place définitive, la partie devient lisible pour chacun d'entre nous aussi objectivement qu'il se peut. Les différences ne peuvent alors porter que sur les perspectives, ce qui est sans poids sur le corps visé.

Sorti de ce schéma, on risque fort d'avoir affaire à de sourdes tentatives de manipulation.

Quelque chose que Nietzsche avait pressenti – la dévaluation qualitative des sociétés ; commettant toutefois l'erreur d'envisager plutôt la règle traditionnelle que la pulsion évolutive ; l'esprit militaire n'est pas une panacée, d'autant moins au moment où le nombre ne fait de toute part que s'accroître, ce qui, du reste, n'était pas en son temps forcément prévisible.

Par rapport au concept d'existence supérieure, la perte est indéniable si on ne s'en tient pas à ce « petit nombre » auquel Gide confiait dans son testament spirituel l'avenir de l'humanité.

Cependant, tout excès produit sa propre régulation : ce n'est pas vers un quelconque passé qu'il faut tourner le regard, les conservatismes n'aboutissent

qu'à des pétrifications – mais vers de nouveaux ajustements, lesquels se proposent d'eux-mêmes.

De la démocratie des partis, nous glisserons vers celle des économies ; les masses sont des énergies qui restent à modeler en vue d'un plus grand rapport permettant de plus larges perspectives en tous domaines, principalement dans celui de l'esprit.

L'essentielle question est aujourd'hui de savoir à partir de quel point de fusion le principe de distribution des biens devra être réenvisagé selon de profitables, de rentables calculs d'avenir ?

Chaque homme est une richesse en soi – ce que refuse toujours d'admettre le catholicisme, pesant sur la vie de nos sociétés patronalisées. Pour recevoir, il faut donner. La loi ne se transgresse pas. Sous sa forme de frileux autoprotectionnisme, il est vrai que ce capitalisme industriel, que méprisait Nietzsche, a dorénavant fait long feu, et que sa puissance se fragilise chaque jour davantage, sans pour cela pallier la faillite marxiste.

La pression du nombre présente cette particularité qu'elle s'imprime irrésistiblement sur le vague des idéologies. Probablement le XXI^e siècle enjambrera-t-il les positions de repli, d'ores et déjà insoutenables, pour s'ouvrir à une civilisation de répartition fondée sur des hiérarchies de valeur et, au plus bas, tenant compte des moyennes.

Rééquilibrage susceptible d'absorber des forces retrouvées, celles, par exemple, du spiritualisme.

L'événement politique ou social doit nécessairement tenir compte de cette problématique : la capacité d'attention émotionnelle des masses.

Napoléon le conquérant, Napoléon le guerrier, amateur de champs de bataille sanglants, Napoléon le névropathe se regardant dans la glace avant de mourir, avec ce mot : « Pauvre moi ! »

Le destin d'acier referme ses verrous. Plus de recours possible.

Quel sens a donc eu la courbe d'une trajectoire si particulière ? Ce qui s'est édifié dans l'enthousiasme, avec l'esprit d'une durée illimitée, se résume, à la fin, à un homme seul, lamentable devant son miroir. L'Histoire continuait sans lui après l'avoir trompé. Où étaient ceux qui, dans l'ombre, avaient fait l'Empereur avant de l'abandonner à ce courant qu'ils avaient encore à façonner désormais sans lui ?

Nous sommes en droit de nous demander si la pensée politique de quelqu'un tel que ce monarque d'occasion était en capacité de prévoir pour la France le futur avènement de la démocratie ? Il ne semble pas ; ces cerveaux bornés au constat d'un immédiat, sans projection sur le sens global de l'Histoire. Ce qu'ils marquent de leur sceau reste du domaine de l'anecdotique.

La biographie de Frédéric Guillaume I^{er} n'en révèle pas que l'aspect ubuesque, mais le caractère pathologique d'un de ces tempéraments de tyran comme notre époque en produit un peu partout à travers le monde.

L'étrangeté reste que les peuples s'accommodent de pareils fantoches et supportent dans la souffrance et dans le sang leurs penchants à la monstruosité, qu'il s'agisse d'un Hitler, d'un Staline, d'un Franco ou, plus près de nous dans le temps, d'un Bokassa ou d'un Pinochet.

La question se pose alors inévitablement afin de déterminer dans quelle mesure s'établit ce singulier rapport entre l'autorité malade, le dérèglement nerveux d'un individu et la passivité consentante du grand nombre. On peut également se demander quelle est la faiblesse qui secrète ces incarnations du Mal, ne pouvant s'imposer à la tête des États et s'y maintenir qu'à proportion de l'assentiment des foules à l'égard de la cruauté.

Pour autant que de tels hommes émettent des calculs de probabilités quant à leurs chances de gouverner en souverains absolus, il est vraisemblable qu'ils

choisissent pour base le degré instinctuel et que le fait culturel est leur principal adversaire.

Ainsi assistons-nous à l'éternel affrontement entre force élémentaire et force sublimante, qui cimente l'Histoire. Le but que se propose l'effort civilisateur ne sera atteint que le jour où le type du conquérant ne trouvera plus de personnel pour prêter main-forte à ses projets.

Voilà qui implique le développement de règles susceptibles de former des consciences de citoyens et requiert notre adhésion sans réserve au soutien de toutes tentatives s'acheminant vers cette voie de quelque souche idéologique qu'elles proviennent.

Se pose la question du sens des grandes souffrances humaines, il est naturel que nous penchions à nous fournir une réponse s'inscrivant de préférence dans le courant du bien, de l'amélioration, afin de nous rassurer sur leur nécessité et de ne pas nous trouver confrontés à la redoutable idée de l'incohérence des motifs.

Aussi est-il fréquent de lire sous telle ou telle plume de philosophe que tel ou tel événement sanglant qui a obscurci une récente période de l'humanité n'est que préface à un quelconque renouveau ; mais il faut concevoir alors que c'est l'historien qui est dans le vrai en se bornant à de simples constats de fait sans aucun prolongement, aucune signification transcendante.

La loi de nécessité ne semble pas s'appliquer dans une perception spirituelle évolutionniste, en tout cas pas à court terme. Ces simplifications visent les profondeurs bien que, au-delà, elles aient probablement une fonction régulatrice. *Horlogium sapientiae*. L'homme ne meurt que pour lui-même dans la configuration de l'espace-temps où l'a inséré son destin.

Les brèves observations que Samuel Johnson rapporte de son voyage en France concernant l'état social du pays et l'alimentation de sa population sont

instructives : « (...) les grands, en France, vivent magnifiquement, mais les autres sont très misérables. Il n'y a pas de classe moyenne comme en Angleterre. Les boutiques sont pauvres, et la viande qui est vendue sur les marchés est telle qu'elle serait envoyée aux prisons en Angleterre. M. Thral a justement observé que cette fameuse cuisine française serait immangeable si l'on n'y ajoutait quelque goût. »

Jusqu'à l'apparition des réfrigérateurs, dans les années qui suivirent la fin de la dernière guerre, la viande était encore la plupart du temps consommée dans un état de fraîcheur douteuse, et il était fréquent qu'avant de la faire rôtir on fût obligé de la laver à l'eau vinaigrée afin d'en atténuer le goût d'avarié.

Qu'est-ce que « l'évolution historique » ? – sinon une *multiplication des pouvoirs*.

Se discerne donc l'irrépressible volonté individualiste (pulvérisée dans les sociétés totalitaires), une image de l'homme-Dieu ou, du moins, pour s'en tenir au niveau de la lente progression historique, de l'homme se reconnaissant lui-même comme partie active de la formation.

Briser ce type de conscience, anéantir ce germe relève du péché contre l'Esprit. C'est sous ce jour que le caractère démocratique a sa réserve sacrée.

Que le concept de pouvoir est, quoi qu'il doive advenir de son application, fondé sur l'idée de Bien. (À accomplir.)

Symptomatique de ce que serait dans ses tréfonds la nature humaine. Reste en chacun de nous trace de la période édénique. Puis, intervient le Mal – toujours en qualité de conséquence, non de base interprétative ou opérative ; l'agir devient alors indémêlable complexion en ce qu'il doit tenir compte d'un état de fait établi avant qu'il ait à se manifester. Le poids *total* doit être pris en charge. Peut-être est-ce à partir de cette constatation que basculent les orientations, avec raisons et alibis ; soudain se révèlent les Figures qui doivent

être celles d'un accomplissement déterminé ; monstres et sacrifiés, partition irréversible.

Ce cheminement qui compose l'Histoire en se répétant inlassablement la colore de ses reflets incertains.

Question : individu-collectif. Les aberrations mêmes des pouvoirs absolus sont soumises à de semblables fluctuations. Le but est immanquablement idéal. Qu'en serait-il réellement si l'expérience allait une fois à son terme ?

Les continuités démocratiques, elles, sont fondées sur la confusion des buts – en fait, rien n'est vraiment à atteindre, si ce n'est la sauvegarde des principes d'aplanissement.

Degré entre ascension et réussite.

Habitant de la cité chaque jour plus architecturée, oppressive, l'homme s'appauvrit de ne pouvoir puiser à d'autres réservoirs qu'à ceux de sa prison bétonnée, macadamisée, électrifiée, robotisée.

Nous nous acheminons de la sorte vers la sphère angoissée et délétère des zoos humains.

Au nom d'une idée juste, se jeter dans les cercles de la violence – et y recevoir la punition de la violence.

Que penser de cet enchaînement, puisqu'il nous paraît indispensable que justice et générosité triomphent à la fin de l'iniquité et de l'égoïsme. Pourquoi faut-il alors des martyrs à ces causes ? Pourquoi une énergie supérieure condamnerait-elle de si impitoyable façon quelques-uns de ceux qui s'y vouent ? L'équilibre présent et à venir a-t-il sans doute besoin de bourreaux et de victimes qui, au reste, ne sont telles que dans la mesure où nous situons souffrance et mort dans la catégorie punitive.

Peut-être est-on également en droit de poser différemment la question : justice et générosité peuvent-elles résulter de la violence ou, du moins, sans en

être entachées, c'est-à-dire en partie impures, propres à être de nouveau battues en brèche par des violences nouvelles ?

Il s'impose donc d'apprendre à penser différemment – plutôt qu'en termes d'ébranlement en termes d'harmonie, de conquêtes pacifiques, l'idée soumise au moule de la conscience en tenant compte de la nécessité des révolutions du temps contre lesquelles nulle impatience ne prévaut ni n'aboutit nul accomplissement.

Perspective qui, certes, ne saurait encore être que théorique, mais non sans probabilités dès l'instant qu'on admet le principe de loi évolutive. Le rapport idée-conscience se propose de toute façon comme visée riche de développements en opposition au cloisonnement systématique de l'attitude technique, puisqu'on ne saurait à son propos parler d'éthique sans dénaturer la substance de ce mot.

J'éprouve une insurmontable et instinctive antipathie à l'endroit des esprits de dislocation, toujours tentés par les bouleversements, dont ils semblent espérer une satisfaction personnelle hargneuse qui comblerait leur propre désespoir, bien qu'ils sachent habilement travestir ce qui n'est que désarroi intime – souvent de nature sexuelle – sous les vocables racoleurs de différents prétendus humanismes.

Qu'il s'agisse d'empires continentaux ou universels, coagulations politiques et économiques vers lesquels, si on exclut l'éventualité d'un conflit mondial, semblent s'acheminer les hypothèses du futur, afin que de tels blocs ne soient pas en définitive que des fictions d'huissiers ministériels, il importe de ne pas perdre de vue l'idée de centre métaphysique, sans quoi l'arbre ne serait qu'un éparpillement de branches improductives.

Certains esprits croient dès à présent à la constitution de ces masses géopolitiques qui, en fait, si elles doivent voir le jour, auront une gestation

qu'on peut avec optimisme chiffrer au siècle.

Des conceptions de cet ordre doivent tenir compte des moules culturels de chaque peuple. L'unité ne se réalise que lorsque la dernière des molécules a des raisons psychologiques de se sentir mobilisée. L'agrégat dans ces proportions se heurtera toujours au mur des principes individuels, familiaux, corporatifs.

Figures de l'ombre, comme il s'en dessine fréquemment lorsque l'Histoire prend de la vitesse ; laquelle semble ensuite oublieuse de ces destins d'exception qu'elle a cependant suscités.

Ainsi de la jeune et belle Mexicaine Marina, maîtresse, complice politique de Cortés ; d'une intelligence acérée et, sous un certain angle, perverse, puisque chez elle la trahison se mêle aux sentiments ; amalgame de tendances les plus opposées, tel qu'il se propose à maintes reprises afin de composer des personnages d'une incontestable envergure sillonnant leur temps d'un tracé rouge.

Bien que son rôle auprès du conquérant sanguinaire eût été d'une dimension non négligeable, la mémoire historique ne retient pas même la date exacte de sa mort, après celle de son amant, et qu'elle se fût mariée à un officier castillan.

Il importe, semble-t-il, essentiellement, de remarquer que le nazisme fut, entre autres choses, une forme de décomposition du capitalisme bourgeois auquel l'esprit de masse cherchait inconsciemment une compensation acceptable pour le plus grand nombre ; et nous savons par expérience qu'en pareil cas c'est inévitablement l'idéologie à perspective purificatrice qui fait office de catalyseur auprès des foules.

Les peuples ne supportent pas l'échec ; chaque fois ils sont tentés de balayer devant leur porte ; peu leur chaut que le nettoyage ainsi entrepris à l'aveuglette tourne peu à peu au massacre, les symboles se sont incarnés, ils ont fonction d'exemple, une confiance inexplicquée les accompagne jusqu'au triomphe

supposé de la Cause choisie dans ses grands traits car, pour ce qui est du détail, en réalité chacun se montre peu pointilleux ; ainsi l'individualisme s'estompe-t-il de lui-même au profit de la toute-puissance étatique dont le champ est susceptible de recouvrir en rassurant n'importe quels excès sanguinaires – la Révolution française fut la première à libérer les profondeurs de l'interdit collectif ; la leçon n'a pas manqué d'être reprise en toute occasion par les aspirants au pouvoir.

De telles distorsions de l'Histoire devraient nous inciter à veiller à ce que les systèmes tempérés n'atteignent pas l'état de corruption dans lequel aucun de leurs serviteurs ne saurait plus être crédible au regard du nombre, souhaitant alors jusqu'à l'ouragan pourvu que soit respecté au moins un semblant de cohérence sociale – car les nations vivent de respect.

La lente agonie de la démocratie se signe par des éléments tels que l'introduction officialisée de la violence meurtrière dans les mœurs répressives des corps d'État chargés de maintenir l'ordre public, ainsi qu'il nous est à présent donné d'en constater les effets dans des affaires de droit criminel.

Dans l'aveuglement que commande son sentiment d'insécurité, le public ne discerne en ces circonstances que l'aspect apparemment protecteur, sans en soupçonner les conséquences secondaires, d'une gravité sociale autrement importante dans ses éventuelles implications que le fait isolé qui se trouve de la sorte réprimé, car semblable comportement des autorités dissimule un enjeu de première grandeur qui, l'engrenage mis en marche, contient un péril de nature politique dont on ne saurait mesurer les dangers : celui, entre autres, de la lutte pour la suprématie entre État et individu, car ces manifestations sont en substance des traits destinés à atteindre le principe de légitimité concédé au droit du citoyen et incarne le degré régressif de la primauté de la force.

Lorsque l'Histoire s'accélère, par exemple lors de grands conflits armés, il faut savoir qu'il ne nous en est rapporté que l'écume, c'est-à-dire son sens général – l'anecdotique, qui sert d'écrin à l'épouvante, à l'horreur ou à l'héroïsme, nous est soigneusement dissimulé.

Pas question d'effrayer les réserves humaines, dont on peut à chaque moment avoir besoin en vue d'un nouveau carnage. Cette mémoire collective qu'est l'Histoire est méthodiquement canalisée dans des couloirs aseptisés. C'est pourquoi l'insatiable curiosité du lecteur et du chercheur aboutit quelquefois à des trouvailles tragiquement révélatrices.

Dans la vie des États, les pouvoirs font en sorte de substituer le mythe au tranchant du vrai. Les masses se satisfont de vues d'ensemble et d'à-peu-près. L'abstraction politique s'installe donc sur des réseaux d'étroits interdits. Les portes ne sont jamais qu'entrebâillées.

À prendre connaissance des témoignages et des rapports concernant les affaires politiques entre les démocraties d'avant la guerre et la dictature hitlérienne, il est clair que l'erreur des négociateurs provenait du fait qu'ils restaient convaincus que le nazisme était porteur d'idées, alors qu'il l'était de forces, comme le fut le communisme du temps d'un Staline.

Le XXI^e siècle, a-t-on pronostiqué, sera celui d'un sens retrouvé du religieux. À cet effet, les parties du puzzle sont d'ores et déjà soigneusement rassemblées.

L'Occident aurait à perdre beaucoup si, par malheur, il se présentait en retardataire à cette redistribution. Des blocs d'identité affirmés défendant avec détermination leur spécificité seront comme des murailles infranchissables qui ne se laisseront pénétrer que par des portes adéquates auxquelles il faudra se présenter muni des visas nécessaires.

Chacun aura à choisir son camp avec résolution. Dans des canaux plus étroits qu'ils ne le sont aujourd'hui, la circulation sera sans doute plus

intensive, mais en revanche strictement administrée. Équitablement répartie, la puissance de productivité ne laissera plus de poches indécises livrées au gré des idéologies. C'est vers des regroupements qu'incline l'Histoire, comme toujours, mais le ciment universel est désormais connu.

Principe de mutation. L'observation de la nature enseigne que la métamorphose s'opère en vue de la réintégration de l'état initial ; elle ne vise pas un inconnu.

En ce domaine, les lois paraissent simples ou, en tout cas, logiques. Qu'en est-il pour l'esprit de ces directions ? Il semblerait que, pour lui aussi, les champs expérimentaux soient clos et que le point originel détienne seul le magnétisme définitif : les mutations ont lieu autour d'un axe, leur rayonnement ne disposant pas d'un champ infini.

Tenir également compte du fait que mutation n'indique pas nécessairement progression. L'énergie générale ne peut fonder que sur un contenu déterminé : au-delà, l'effort s'épuise de lui-même, aucune matière ne l'alimente plus.

Sous cet éclairage, il est intéressant de suivre les démarches du corps social, y compris dans ses projections intellectuelles – on prend alors conscience de la nature supérieure de l'équilibre, qu'il s'agisse de pensée ou d'art.

Pour séduisants qu'ils soient, les extrêmes souffrent déjà d'anémie.

Le groupe se devra-t-il un jour d'accepter dans sa morale les diversités qui composent l'homme, avec lesquelles il a forcément à compter, que ce soit par sa compréhension psychologique ou sa juridiction.

Les religions sont unanimement intervenues dans cette question à titre de censure répressive ; qu'en serait-il des travers les plus redoutables s'ils se voyaient tout à coup agréés comme évidence significative ?

Certes, le risque pourrait être d'importance, mais sans doute gagnerait-on à neutraliser peu à peu les tabous ancestraux, en les démystifiant adroitement.

Il entre dans le délit l'attrait de l'interdit, la séduction de sa singularité. La banalisation est réduction.

Consternants sont les concepts surannés des plus importants de nos politiciens.

Ainsi apparaît cette certitude du conservatisme.

Lorsque le mouvement devient signe, il se charge d'un certain poids de menace.

L'élan révolutionnaire ne s'y trompe pas, comme on le constate lors des grandes agitations populaires ; une époque semble imprimer sa marque dans ses édifices, souvent décoratifs, encore qu'ils soient en dehors même de la volonté de leurs concepteurs, la plupart du temps symboliques : ainsi la tour Eiffel est-elle dans ses entremêlements de poutrelles métalliques la fille triomphale de la société maçonnique industrielle ; cent ans après son édification, elle dresse sa silhouette dentelée dans le ciel d'une ville que la mécanisation a inféodée presque jusqu'à la déshumanisation.

Les Bastille modernes sont sans détenus – l'univers carcéral gagne sur l'étendue.

Ce qu'il est prévu de modifier par une politique nouvelle devra l'être dans les plus brefs délais, lorsque l'échauffement est le plus élevé. Les mesures secondaires s'accommodent généralement d'une température normalisée.

Tout retard dans ce processus risque de rencontrer ensuite la chute brutale. Propagande et contre-propagande ont, il est vrai, un effet de réactivation, mais rien que temporaire, car elles se proposent comme effort mental à peu près analogue à celui des données du début de la situation envisagée.

Il semble que ce soit sur de tels calculs que reposent principalement les tentatives totalitaristes devant lesquelles, dans leur tiédeur constante, les

démocraties se trouvent réduites à l'impuissance.

Les chutes des destins de première grandeur sont plus fascinantes encore que leurs ascensions

Une Force a mis en place chaque élément sur la table de jeu – la partie se déroule telle qu'elle doit se dérouler compte tenu de la position des séries d'éléments, puis, soudainement, tout se détraque, le Chaos paraît intervenir, fracassement d'une inouïe brutalité ; les gloires finissent en loques, dans le dérisoire du Tragique ; tout n'est plus qu'à la merci de l'instant, de l'épidermique ; les intelligences ne réagissent plus, le Destin occupe impérieusement la place.

Se révèle alors que la fin est contenue dans le commencement : les règles de la Loi métaphysique surgissent en clair.

Parallèlement, s'applique le mot de Rozanov : « Le destin *préserve* ceux qu'il prive de gloire. »

Les pires excès d'une folie collective, tels ceux qui ensanglantèrent l'Europe des années 40, peuvent à tout moment se reproduire pour la raison qu'ils n'ont pas de consistance morale dans l'esprit des générations succédantes.

Fussent-ils imagés, les témoignages restent de l'ordre de la constatation abstraite, impropre à restituer des effets aussi subtils que le climat, la tension, cet impalpable sans lequel tout devient oublié. Avec le temps, l'anecdotique l'emporte sur l'épidermique, le réel retrouve son rythme modéré, servant les mouvements répétitifs de l'Histoire.

Le plus persistant des dangers que libère l'aventurier politique réussissant à s'emparer du pouvoir est de révéler aux masses qu'elles peuvent passer outre à certaines interdictions de la morale, de leur enseigner que peut s'accomplir ce qu'elles croyaient formellement prohibé.

L'imagination d'un seul dans la violence et la rupture avec le droit gangrène pour plusieurs générations celle de la multitude.

C'est en cela, dans le sens de la corruption, bien davantage que dans leurs conquêtes momentanées, que les hommes de cette trempe sont les auxiliaires du satanisme.

« (...) Nous étouffons (le monde moderne), et demain ce sera pire, dans une épaisse forêt de problèmes insolubles, où, je le crains, la seule force, et la plus volontairement aveugle, la plus monstrueuse et absurde, la plus brutale, sera invitée à obtenir des éclaircissements, des éclaircies, des clairières, à triompher (...) »

Ces lignes prophétiques sont d'André Gide, écrites en 1948.

Ce développement historique est directement lié à la pesanteur du nombre – l'un des problèmes majeurs de nos sociétés – de l'indécision des États à accepter ouvertement le phénomène mondial, à se déclarer en tant qu'États de masse, alors qu'il est évident que celle-ci n'est toujours pas, si jamais elle doit l'être un jour, en capacité, ni morale ni intellectuelle, d'assumer les exigences du pouvoir.

De la sorte, au degré politique supérieur, nous assistons, d'une part, à un raidissement du vieux concept d'État autoritaire, de l'autre, à l'atrophie du système hiérarchique et, conséquemment, à une confusion tendant à la division du pouvoir, à l'idée de décentralisation sans être en état d'en assurer la convergence des fonctions.

Quant aux événements graves, lorsqu'il s'en produit, ils engagent fatalement la puissance des masses qui, dès lors, prévaut avec tout ce qu'elle implique de surgissements de la violence, d'obscurantisme et de méconnaissance volontaire du sens spirituel de la vie.

L'histoire de nos sociétés modernes nous apprend que les guerres étrangères ne sont, pour la plupart, que des substituts, sans doute concertés, à des guerres civiles qui, de la sorte, se trouvent avortées sans que, pour autant, leurs ferments soient évaporés ; car les questions que ces deux formes d'événements proposent sont entre elles sans véritable corrélation ; semblables manifestations du sentiment public ne relevant en fait que d'un provisoire transfert de haine dont, quelle que soit la tournure des circonstances, l'objet est donc nécessairement insatisfait.

Manœuvres d'exorcisme politique qui s'exercent ponctuellement en France depuis l'époque de la Révolution, tout en laissant sans solution le problème de la légitimité du pouvoir, qui alimente l'incessante discorde.

À prendre connaissance des grands faits militaires de l'Histoire, on est frappé souvent de ce que les chefs de guerre les mieux réputés font preuve d'une déconcertante absence de méfiance, qui devrait cependant, par nécessité et logique, être incluse dans la continuité de la manœuvre stratégique dont ils sont directement responsables, cela même après la victoire sur l'adversaire.

Est-ce conséquence d'un excès de trompeuse confiance en soi, on voit qu'ils se laissent soudainement surprendre, défaire parfois avec une étonnante facilité. Il semblerait que leur étoile cesse de briller au firmament de la conquête, les plongeant dans une espèce de cécité psychologique signant leur déclin.

Dans cette brèche qu'une attention suspicieuse aurait sans doute évitée s'engouffrent alors tous les démons contraires – et les événements qui préfigurent la chute finale n'ont plus qu'à s'enchaîner les uns aux autres sans possible efficace résistance.

Pareil constat laisse entrevoir les effets d'une volonté sous laquelle l'individu n'est que pion impuissant ; car même ce qui aurait aisément pu être prévu et prévenu ne l'est pas dans une sorte d'assoupissement des esprits face à la

tension dont on peut raisonnablement supposer que l'ennemi se fait une loi dans l'espoir de la revanche.

Nombre d'exemples lors de la dernière guerre mondiale nous ont été fournis dans les deux camps de ces brillants officiers et de leurs états-majors, un temps coutumiers de la victoire, brusquement pris au piège comme des enfants. Peut-être ce phénomène est-il soumis à des variations de la pression dynamique s'exerçant sur des masses en mouvement et ayant leur répercussion funeste sur ceux qui commandent.

S'étendant parfois à l'ensemble de groupes ethniques, certaines attitudes théologiques sont, en essence, a-théologiques sans que, soumis aveuglément à une tradition de caractère pour ainsi dire totémique, aucun des intéressés n'en ait conscience.

Circonstance où la puissance des ténèbres procède par enveloppement insidieux, à la manière d'un anesthésiant. L'opération qui a à s'accomplir s'accomplit sans douleur, mais restent les conséquences du réveil, si insupportables que s'impose l'administration d'un nouvel anesthésiant.

De sommeil artificiel en sommeil artificiel, la notion théologique elle-même finit par s'estomper et ne plus laisser place qu'à l'impératif social, qu'on revêt alors habilement d'oripeaux théologiques.

Ainsi que j'ai pu m'en aviser, c'est à Paris qu'on a le mieux conscience de l'actuel degré de décadence de notre monde. Le penchant démissionnaire teinte les propos de ceux-là mêmes qui, par leur fonction, devraient être des entraîneurs, des provocateurs, devenus comme des passagers fatalistes embarqués sur un navire dont ils prévoient l'avarie prochaine qui fera d'eux des naufragés sans espoir.

Considérées de ce point de vue, les valeurs fondamentales perdent leurs contours, se délaient dans une égale médiocrité ambiante où, sans peine,

triomphent les plus audacieux, les plus arrogants.

Tout est réduit aux seules proportions cyniques de l'échange grouillant du bas commerce.

Perversion du raisonnement capitaliste : nous avons de l'argent parce que nous l'avons gagné (sont oubliées les conditions d'injustice) ; que nous l'ayons gagné a permis de vivre à des gens simples qui, sans nous, eussent été à la misère, etc.

L'idée de *répartition* n'est pas même envisagée.

Si sa sécurité personnelle risque d'être menacée, il convient en France de se garder des premiers mouvements de l'agitation, qui s'apaisent aussi vite qu'ils ont flambé.

Pour la psychologie de l'Histoire, il est vrai que notre XX^e siècle a été celui d'une solidification de l'instinct grégaire ; fait peut-être directement lié au gigantisme démographique, mais également à une peur collective inconsciente devant la colossale puissance qu'incarne l'arsenal nucléaire.

S'il en est ainsi, comme tout porte à le penser, ce rassemblement de vulnérabilités devient émouvant. En conséquence, ce sont des affrontements de masses dont sera témoin le futur ; collisions d'autant plus effarantes que leur aveuglement n'aura pour but qu'une impitoyable réduction du nombre. En ce domaine, l'époque contemporaine a rompu avec les impératifs du Droit.

Semblables configurations laissent-elles encore leur place à des voix moyennes, voilà la question, qui vaudrait d'être examinée, car une telle impossibilité reconnue signifierait un risque d'anéantissement de nos civilisations.

Le niveau intellectuel moyen de mes contemporains est du degré de celui du gastéropode.

Nul progrès, nulle évolution pour ces groupes d'individus qui ne sont que matière et conglomérat. En bien des domaines, une régression peut même se constater. À quoi ces ensembles sont-ils promis ?

On entend aujourd'hui sans broncher l'information nous apprendre qu'un Américain sur quatre ne sait ni lire ni écrire ; il en est de même en France et, probablement, dans l'ensemble de l'Europe. Moloch est roi triomphant dans son obtuse et féroce bêtise. De quelle nature sera le souffle assainisseur ?

Saccage de bâtiments publics, investissement par la force d'administrations, amoncellement de pneus de voitures incendiés au centre des villes, dégâts de toute nature, barbelés et feuillards dressés au milieu des rues, affrontements avec la police, colère de la classe ouvrière, attristante image de l'impuissance corporative à l'égard de la lourde mécanique de la concentration d'État dont, sages ou non, les résolutions se prennent dans le calme des bureaux.

On s'étonne que nul haut responsable n'ait jusque-là jamais songé à s'adresser clairement à ces ouvriers bientôt réduits au chômage.

Dans ce pays, rien ou presque ne circule entre sommet et base, conséquence d'une conception féodale du pouvoir qui semble ne pas prendre en compte l'évolution des esprits.

Quoi qu'il en soit, dans son ensemble, la classe politique est d'ores et déjà caduque ; son éloignement des réalités populaires prépare la litière des futurs grands décideurs qui auront en charge l'État en dehors de la pression des partis.

Après l'époque du Régent et celle du Politique, s'instituera celle du Gestionnaire – d'une démocratie autoritaire (et non libérale au sens que recouvre aujourd'hui ce mot dans la vie politique française), générée par la pesanteur, la loi de manipulation des masses, lesquelles impliquent par la

nature de leurs instincts élémentaires un surcroît de surveillance, donc d'encadrement, que permet dès aujourd'hui l'évolution technologique.

Ainsi se propose-t-il vraisemblablement pour le siècle à venir un ensemble de rouages sociaux articulés autour d'une équité minimum garantie en regard de laquelle serait exigée de la part des pouvoirs économiques une discipline civique concourant dans chaque branche d'activité au rendement individuel.

Il serait édifiant de savoir à quel niveau de telles perspectives s'inscrivent déjà dans des schémas prospectifs – certainement pas à celui de la classe politique, noyée dans ses vieilleries et ses délires idéologiques rancis.

Nationales ou internationales, les visées des futurs conflits ne seront désormais que de la nature de la guerre de religion, laquelle est déjà presque ouvertement substituée aux vieux concepts révolutionnaires.

La lutte des classes fait place au combat entre hiérarchies, tant techniques que spirituelles.

Sociétés en mutation que les nôtres, ce dont n'ont au reste conscience que quelques rares hommes politiques, la plupart enfermés dans des réflexions d'habitudes ; c'est avec stupeur qu'on voit s'étaler l'incurie parmi cette cohorte d'ambitieux médiocres auxquels le suffrage universel a confié des responsabilités qui ne sont à leurs yeux que sinécures.

Cela étant, nul encore ne consent à poser clairement le problème essentiel de notre temps, dans la mesure où il est peut-être sans solution autre que radicale.

À ce compte, l'irréalisme prévaut, conduisant inévitablement à l'échec, et cette amorce de métamorphose risque fort de ne parvenir point à terme ; car nous en sommes à la situation de l'explosif entouré de brûlots. Impasse à la merci d'une seule étincelle égarée.

Dans ce fragile équilibre, la menace s'augmente du fait que maintes nations aux structures politiques vacillantes n'hésiteraient probablement guère si

l'occasion s'en présentait à se jeter dans la fournaise afin d'obtenir un illusoire répit. Si on ajoute à cette configuration la volonté figée des cercles de la haute finance internationale, l'actuelle disposition du monde apparaît comme dangereusement incertaine.

La question se pose alors de savoir si les grandes mutations historiques sont conciliables avec l'état de paix.

Politiquement, les Français sont le peuple peut-être le plus insaisissable, et les méthodes, aujourd'hui de mode, des sondages de l'opinion, comme les laborieuses tentatives d'explications des spécialistes, ne réussissent qu'à s'articuler sur la trame superficielle de ce tissu aux fils incroyablement enchevêtrés.

Ici, la diversité non seulement des tendances, mais encore et surtout des *humeurs* est indiscernable d'un point de vue strictement mathématique, car il n'est pas rare de voir dans l'expression du suffrage universel les classes sociales se confondre pour un temps déterminé, retrouvant ensuite leurs familles naturelles sans que de telles fluctuations soient pour autant le reflet d'une confusion ou d'une série d'inconséquences. Les rejets sont exprimés sans ménagement, mais, en définitive, la nécessité fait toujours loi ; à ce détail près que souvent il s'agit d'une nécessité ressentie individuellement et non pas forcément perçue par le corps politique.

Ce à quoi nous assistons en fait d'événements depuis le début du siècle et, singulièrement, depuis la Première Guerre mondiale, n'est que facettes de la révolution permanente qui agite de ses mouvements plus ou moins violents le vieux continent européen depuis 1789. Cette date est la souche – et les rameaux n'ont pas fini de bourgeonner.

Sous quelque forme qu'on envisage les choses est essentiellement en question non pas le principe d'égalité, mais celui de hiérarchie. Il s'agit

toujours de vider les anciens symboles de leur contenu, ce que n'a pas obtenu la Révolution française. Il s'agira ensuite de fournir un contenu à des symboles nouveaux en établissant de nécessaires paliers, mais d'un mode différent, probablement fondés sur une notion plus équitable de justice et, peut-être surtout, de reconnaissance imprescriptible de la dignité individuelle.

Dans leurs racines, avant d'être des problèmes politiques, les révolutions sont des problèmes du registre psychique ; point qu'avait parfaitement saisi un esprit aussi retors que celui de Talleyrand, ce qui explique en partie la trajectoire de sa sinueuse carrière.

Peut-être pourrait-on adopter ce genre de maxime : les politiques perdent les révolutions au profit des psychologues, les premiers étant, naturellement, trop requis par la seule analyse, tandis que les autres s'en tiennent à la synthèse – et, en effet, ce sont des lois de synthèse qui structurent les régimes gouvernementaux.

Sécurisation de l'individu par les États, qui lui ôtent son pouvoir inventif, créateur.

Voilà qui est en concordance implicite avec le mouvement de notre temps où le « psychologique » prime en tout, jusques et y compris dans le vaste remous social.

La sécurité psychologique ne peut se dispenser des aides de la technique, avec ses risques d'étouffement des forces originelles qui, cependant, sont la vraie sève du génie humain.

L'individu déléguant ainsi ses pouvoirs, la mécanisation devient une infériorisation qui l'achemine vers une certaine sclérose de ses fonctions les plus nobles. La robotisation offre alors le danger de s'étendre à la pensée – qui ne retrouvera son libre exercice que par l'effet de la plus extrême violence collective.

Les aspirations et tentatives « révolutionnaires » ne sont que l'image de cette oppressante tension entre pensée et technique. L'un des périls de ce conflit latent est qu'en vue de s'opposer à l'ordre technique, la pensée peut aisément se laisser séduire par la chimère nihiliste.

Il suffit de lire ne fût-ce que l'Histoire moderne pour se convaincre que politique et banditisme vont fréquemment de pair ; et il serait certainement instructif d'analyser les raisons d'une telle collusion. Probablement en arriverait-on à la constatation que, dans les deux cas, se retrouve un même type d'hommes, névropathes que ne distingue entre eux qu'un plus ou moins d'acquis éducatif.

Étrange comportement mental de l'homme de la rue – la façon lâche, indifférente, fataliste dont il accepte la règle de ces mégalomanes et leurs coups de force qui, dans un autre milieu, s'appellent coups de main.

En pareilles circonstances ce sont les masses intermédiaires qui favorisent l'éclosion de ces états de fait politiques et non point les masses populaires qu'avant d'être destituées par une vague de hors-la-loi, les autorités en place se chargent elles-mêmes par peur mal comprise de neutraliser.

La passion de jouer un rôle perd en France beaucoup d'imbéciles et en illustre beaucoup d'autres.

Sans doute la jeunesse occidentale souffre-t-elle de ne voir surgir nulle force nouvelle qui répondrait à ses aspirations.

Rien pour elle de séduisant dans les vieux modèles qu'on lui propose comme exemplaires. Cette situation a ses dangers, entre autres celui de l'engager un jour inconsidérément, par pur enthousiasme réformateur, dans l'aventure d'une

idéologie extrême, avec ses traditionnelles illusions d'ordre et de renouveau purificateur.

Compte tenu de la conjoncture économique dépressive qui distend actuellement la cohésion de nos sociétés, c'est d'ailleurs miracle qu'il ne se soit pas trouvé encore un agitateur pour rattrouper ces énergies inemployées au service des dieux de la Perdition.

Parmi les possibles aspects des tensions sociales, le classique processus rébellion-répression semble, de part et d'autre, élémentaire – jeu de gendarmes et de voleurs.

Il ne faut du reste pas perdre de vue que dans de telles configurations, dans ce qu'elles ont de provisoire, le jeu tient effectivement sa place ; tout rapport de forces ne lui étant au fond qu'un substitut plus ou moins développé.

Ce n'est que lorsque le jeu devient mortel que la catégorie se transfigure ; mais, pour les masses en mouvement, il n'est pas démontré que la fonction d'affrontement soit en substance de nature différente de celle qui les jette dans de simples manifestations de rue. Lors des petits désordres, le représentant de la légalité n'a qu'un rôle d'arbitre chargé de faire respecter la règle du jeu ; les intérêts fondamentaux n'y sont pas en question – c'est toute la différence.

La volonté passive du type désobéissance civile était déjà à cet égard d'un ordre supérieur, mais il est probable qu'on pourrait concevoir d'autres formes de résistance au pouvoir sans corrélation directe avec le concept ludique et, de fait, nécessairement plus efficaces dans la durée.

L'un des effets du trouble public et de son désordre est de libérer des forces d'anéantissement qui trouvent leurs exécutants dans les couches les plus modestes de la population ; aussi chaque guerre, chaque révolution s'accompagne-t-elle de pillages, d'exactions qui ne sont que l'éclat soudain entrevu des strates ténébreuses de notre monde.

Déchirements dans l'enveloppe protectrice que les organisateurs du déséquilibre, d'où qu'il provienne, véhiculent, souvent sans conscience dans les premiers temps de leur activité, d'abord par leurs propos suscitant à leur suite des volontés qui, elles, ne sont plus en rien théoriques, ignorant par insuffisance culturelle ce que contient toujours de simple virtuosité lyrique le champ rhétorique. Derrière l'Ange, se profile le Démon, volontiers prêt en toute occasion à se substituer à lui.

Lorsque la vidange devient nécessaire, si on veut s'épargner le risque de submersion générale, ce n'est qu'avec précaution qu'il faut manipuler l'ouverture des vannes de secours.

La morale est aussi décence et dignité, comportant donc une force spirituelle, ce qu'il est dangereux pour les sociétés d'oublier sous peine de désintégrations successives conduisant irrémédiablement aux malheurs des collectivités.

Hélas, il suffit d'ouvrir les yeux autour de soi pour s'apercevoir que nous sommes entrés dans les régions inférieures où la morale est bafouée au nom d'une liberté mal entendue qui n'est rien que refus de l'élémentaire rigueur de la dignité sans laquelle l'esprit se noie dans le borborygme de toutes les anomalies, c'est-à-dire se dilue dans la faiblesse. Suite et conclusion sont prévisibles.

Politique et morale se trouvent, comme souvent, opposées, et la violence des faits les éloigne progressivement l'une de l'autre.

Bientôt ne subsiste que l'excès du morcellement qui, d'une part, s'exaspère jusqu'au désespoir, n'ayant rien à perdre, de l'autre engage soit à la volonté aveugle de résistance, soit à la démission. La possibilité de manœuvre devient si étroite que tout indice recèle d'incalculables dangers.

Cette impasse atteinte, les tentations radicales de la force acquièrent un prestige qui ne laisse plus guère de chance à la conciliation.

La dynamique historique emprunte souvent de ces goulets d'étranglement dans l'ombre desquels, comme il se doit, œuvre clandestinement la faune rémunérée des démolisseurs, dont le principe est de faire feu de tout bois au bénéfice de leurs employeurs prêts à prendre la relève des anciens oppresseurs pour le cas où ils réussiraient à les évincer du pouvoir.

Le monde en jachère dans lequel errent des masses de plus en plus importantes est-il le prélude à un renouveau d'équilibre qu'exige l'enflure du nombre, ou, au contraire, le seuil d'un engloutissement dont l'imagination ne saurait se faire une représentation ?

Le duel entre vie et mort n'a peut-être jamais dans l'Histoire été si tendu, car c'est la première fois que l'humanité dispose de toutes les combinaisons des entrées interdites.

En notre temps de mutations qui s'accompagne du trouble des esprits les moins assurés, de ceux que la connaissance et le sens du monde ne fortifient pas, on discerne combien le principe démocratique risque à tout moment d'être menacé par les vents d'anarchie.

Quelque chose s'esquisse, dont nous entr'apercevons de plus en plus fréquemment les premiers soubresauts publics, la perte d'autorité des pouvoirs politiques qui, d'une certaine manière, par leurs hésitations et leurs faiblesses, contribuent eux-mêmes à leur dévaluation.

Problème d'ordre général qui devra se résoudre, soit par un sursaut déterminé des responsables, option relativement la plus simple dans l'immédiat, soit par un nouveau mode d'accommodement entre sommet et base, une sorte de redéfinition sociale que tout laisse prévoir pour l'avenir, mais qui n'a encore nulle part de modèle.

Le danger de semblable état de choses demeure l'éventuel recours des classes moyennes à l'aventurier mobilisateur.

Qu'à terme, le monde politique tel que nous le connaissons doive céder le pas à l'ère des grands gestionnaires, voilà qui ne fait aucun doute, bien qu'on ait l'impression que cet inéluctable développement ne soit encore perçu que par quelques rares théoriciens.

L'homme d'aujourd'hui a peur, se raccrochant moralement et intellectuellement à ce qu'il juge être le plus solide dans les combinaisons l'environnant, dont il connaît le mécanisme et le fonctionnement. On ne saurait, sans crainte d'un raidissement plus radical encore, du type réactionnaire pur, toucher à son univers.

Par chance, les grands courants d'opinion sont gérés en France par d'habiles louvoyeurs qui s'entendent à merveille à la duperie des détournements sur commande – force et faiblesse de la classe politique, qui n'est qu'une matière spongieuse vouée aux absorptions de toute nature, capable de digérer les morceaux les plus indigestes. Procédé réussissant autant qu'il ne se trouve pas de volonté déterminée pour s'y opposer.

Des millions d'hommes meurent de faim, l'injustice, l'obscurantisme sont partout ; on arrête, on emprisonne, on déporte, on torture, on répand le sang, on diffuse le mensonge corrompeur, on entretient l'analphabétisme, on étouffe les idées généreuses, on anéantit les consciences – pendant ce temps-là, nos célébrités littéraires font de la littérature confortable, c'est-à-dire du pur fumier, se prostituant au public de toutes les façons, notamment par l'intermédiaire de cette entreprise de décérébration qu'est notre actuelle télévision. Entre gens de bonne compagnie, on brode sur des idées usées – mais ce qui compte aujourd'hui, c'est la faim dans le monde, la non-culturisation des masses, la pollution de la nature par l'abus chimique, la démographie anarchique, les menaces de l'arsenal nucléaire.

Le reste, madame, on s'en fout !

Pudique allusion à l'anniversaire de la bombe d'Hiroshima. Après le crime à envergure statistique de l'univers concentrationnaire nazi, une nouvelle accélération nous faisait entrer ce jour-là, 5 août 1945, dans le monde des hécatombes – et, en tant que symbole, l'Assassin se trouvait officiellement institutionnalisé.

L'homme avait désormais devant lui la limite étroite de ses choix en destinée collective. La caste technologique trouvait dans l'efficacité des massacres ses lettres de noblesse. Des pans entiers de calculs devenaient d'un coup caducs.

Chacun de nous a également perdu dans cette expérience de sa puissance de liberté et de décision. Les leviers de commande se rassemblaient entre peu de mains. Le monde de l'épopée prenait fin au profit de la gestion administrative et des laborantins.

On a pu voir depuis ce qu'il en est au juste avec toutes sortes de guerres et d'invasions à caractère plus ou moins crapuleux. On laisse encore les rats s'agiter, mais la Sanction est titanesque. Cloisonnement hermétique entre les habituels petits grignoteurs et les cerveaux de glace.

Sortis des chaudrons nazis, les démiurges ont ainsi indirectement atteint leur but.



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

© *Gallimard*, 1995. Pour l'édition papier.

© *Éditions Gallimard*, 2016. Pour l'édition numérique.

Couverture : Photo Dominique Jochaud-Éditions Gallimard

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Récits

REQUIEM DES INNOCENTS, 1952, 1994, *Julliard*. (Folio, n° 3388).

PARTAGE DES VIVANTS, 1953, *Julliard*.

SEPTENTRION, 1963, *Tchou*, 1984, *Denoël*. (Folio, n° 2142).

NO MAN'S LAND, Gallimard, coll. L'Arpenteur, nouvelle édition en 2006.

SATORI, 1968, *Denoël*. (Folio, n° 2990).

ROSA MYSTICA, 1968, *Denoël*. (Folio, n° 2822).

PORTRAIT DE L'ENFANT, 1969, *Denoël*.

HINTERLAND, 1971, *Denoël*.

LIMITROPHE, 1972, *Denoël*.

LA VIE PARALLÈLE, 1974, *Denoël*.

ÉPISODES DE LA VIE DES MANTES RELIGIEUSES, 1976, *Denoël*.

CAMPAGNES, 1979, *Denoël*.

ÉBAUCHE D'UN AUTOPOTRAIT, 1983, *Denoël*.

PROMENADE DANS UN PARC, 1987, *Denoël*.

L'INCARNATION, 1987, *Denoël*.

MEMENTO MORI, 1988, *L'Arpenteur-Gallimard*.

LA MÉCANIQUE DES FEMMES, 1992, *L'Arpenteur-Gallimard*. (Folio, n° 2589).

C'EST LA GUERRE, 1993, *L'Arpenteur-Gallimard*. (Folio, n° 2821).

LE MONOLOGUE, 1996, *L'Arpenteur-Gallimard*.

LE SANG VIOLET DE L'AMÉTHYSTE, 1998, *L'Arpenteur-Gallimard*.

SUITE VILLAGEOISE, 2000, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray.

MAÎTRE FAUST, 2000, *L'Arpenteur-Gallimard*.

Poésie

RAG-TIME, 1972, *Denoël*. (Poésie Gallimard, n° 299)

PARAPHE, 1974, *Denoël*.

LONDONIENNES, couverture de Jacques Truphémus, 1985, *Éd. Le Tout sur le Tout*, Paris. (Poésie Gallimard, n° 299).

DÉCALCOMANIES, lithographie de Pierre Ardouvin, 1987, *Éd. Grande Nature*, Vercheny.

A. B. C. D., ENFANTINES, illustrations de Jacques Truphémus, 1987, *Éd. Belle fontaine*, Lausanne.

NUIT CLOSE, 1988, *Éd. Fourbis*, Paris.

TÉLÉGRAMMES DE NUIT, lithographies de Catherine Seghers, 1989, *Éd. Hesse et Tarabuste*.

DANSE DÉCOUPAGE, illustrations de Philippe Cognée, 1989, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

HAÏKAÏ DU JARDIN, 1991, *L'Arpenteur-Gallimard*.

FAIRE-PART, illustrations de l'auteur, 1991, *Éd. Deyrolle*, Paris.

SILEX (in RAG-TIME), illustrations de Jacques Truphémus, 1991, *Éd. Les Sillons du Temps*, Menthon-Saint-Bernard.

FRUITS, illustrations de l'auteur, 1992, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray.

L'ARBRE À SANGLOTS, gravure de l'auteur, 1993, *Atelier d'Art Vincent Rougier*, Ivry-sur-Seine.

LES MÉTAMORPHOSES DU REVOLVER, illustrations de Franck Na, 1993, *Éd. Vestige*, Saint-Montan.

BILBOQUET, couverture de l'auteur, 1993, *L'Arbre à Lettres*, Paris.

PETIT DICTIONNAIRE À MANIVELLE, illustrations de l'auteur, 1993, *L'Œil de la Lettre*, Paris.

NATIVITÉ, illustrations de Lise-Marie Brochen, Christine Crozat, Claire Lesteven, Frédérique Lucien, Kate van Houten, Marie-Laure Viale, 1994, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

TON NOM EST SEXE, illustrations de Denis Pouppeville, 1994, *Éd. Les Autodidactes*.

NOCES FUNÈBRES, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

FAC-SIMILÉ, 1998, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

IMAGES DE L'INSAISSISSABLE, suivi de ÉTATS DU SOMMEIL, 1998, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

COURS DES CHOSES, suivi de C'EST COMME ÇA, 1998, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

RICROLÉPHANT ET CIE, illustrations de l'auteur, 1998, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

POÈMES D'AUTREFOIS, 1999, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

IMAGERIE, MAGIE, *Collages littéraires*, 2000, *Mollat et Tarabuste*.

Théâtre

AUX ARMES, CITOYENS !, 1986, *Denoël*

THÉÂTRE COMPLET, illustrations de Catherine Seghers, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray :

PIÈCES INTIMISTES (Trafic – Chez les Titch – Les Miettes – Mo – Tu as bien fait de venir, Paul – L'Entonnoir – Les Derniers Devoirs – L'Aquarium), 1993.

PIÈCES BAROQUES I (Mégaphonie – Les Mandibules – L'Amour des mots – Opéra Bleu – Le Roi Victor), 1994.

PIÈCES BAROQUES II (La Bataille de Waterloo – Aux armes, citoyens ! – Le Serment d'Hippocrate – Une souris grise – Un riche, trois pauvres – Les Oiseaux), 1994.

PIÈCES BAROQUES III (Black-out- Les Veufs – Clap – Le Délinquant), 1996.

CLOTILDE DU NORD, 1998.

LA MORT DU PRINCE – CRÉON, 1999.

Essais

LES SABLES DU TEMPS, 1988, *Éd. Le Tout sur le Tout*, Paris.

DROIT DE CITÉ, 1992, *Éd. Manyà*. (Folio, n° 2670).

L'HOMME VIVANT, 1994, *L'Arpenteur-Gallimard*.

PERSPECTIVES, illustrations de l'auteur, 1995, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray.

ART-SIGNAL, 1996, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray.

MAÎTRE FAUST, Gallimard, coll. L'Arpenteur, 2000.

LES FONTAINES SILENCIEUSES, Gallimard, coll. L'Arpenteur, 2005.

Carnets

LE CHEMIN DE SION (1956-1967), 1980, *Denoël*.

L'OR ET LE PLOMB (1968-1973), 1981, *Denoël*.

LIGNES INTÉRIEURES (1974-1977), 1985, *Denoël*.

LE SPECTATEUR IMMOBILE (1978-1979), 1990, *L'Arpenteur-Gallimard*.

MIROIR DE JANUS (1980-1981), 1993, *L'Arpenteur-Gallimard*.

RAPPORTS (1982), 1996, *L'Arpenteur-Gallimard*.

ÉTAPES (1983), 1997, *L'Arpenteur-Gallimard*.

TRAJECTOIRES (1984), 1999, *L'Arpenteur-Gallimard*.

ÉCRITURE (1985-1986), Gallimard, coll. L'Arpenteur, 2001.

BILAN (1987-1988), Gallimard, coll. L'Arpenteur, 2003.

CIRCONSTANCES (1989), Gallimard, coll. L'Arpenteur, 2005.

Entretiens

UNE VIE, UNE DÉFLAGRATION, entretiens avec Patrick Amine, 1985, *Denoël*.

L'AVENTURE INTÉRIEURE, entretiens avec Jean-Pierre Pauty, 1994, *Julliard*.

CHOSSES DITES, entretiens avec Pierre Drachline, 1997, *Le Cherche Midi*.

BAZAR NARCOTIQUE, suivi de ÉTATS DU SOMMEIL, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

CERF-VOLANT, suivi de PASSE-BOULES, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

OUROBOROS, 1995, illustrations de Erik Dietman, 1998, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

COLIN-MAILLARD, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

DIABOLO, suivi de CHAT PERCHÉ, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

VOYAGE STELLAIRE, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

UNE ALLUMETTE PREND FEU, PISSCHTT, illustrations de l'auteur, 1995, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

NON-LIEU, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

PILE OU FACE, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

HAUTE TRAHISON, suivi de BALCON TROPICAL, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

DROGUERIE DU CIEL, 1996, *Éd. Hesse*, Saint-Claude-de-Diray.

CHANTS D'UN AUTRE MONDE, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

CHIFFRE, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

GREFFES DU TEMPS, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

EN VOITURE, S'IL VOUS PLAÎT, illustrations de l'auteur, 1996, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

CI-GÎT, suivi de ONIROGRAPHIE, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

FRONTISPICE, suivi de LABYRINTHE, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

ZÉRO, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

LANGAGES, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

JE, suivi de CHANSON VERTE, 1997, *Éd. Tarabuste*, Saint-Benoît-du-Sault.

OceanofPDF.com

Louis Calaferte

Droit de cité

« Des millions d'hommes meurent de faim, l'injustice, l'obscurantisme sont partout ; on arrête, on emprisonne, on déporte, on torture, on répand le sang, on diffuse le mensonge corrupteur, on entretient l'analphabétisme, on étouffe les idées généreuses, on anéantit les consciences – pendant ce temps-là, nos célébrités littéraires font de la littérature confortable, c'est-à-dire du pur fumier, se prostituant au public de toutes les façons, notamment par l'intermédiaire de cette entreprise de décérébration qu'est notre actuelle télévision. Entre gens de bonne compagnie, on brode sur des idées usées – mais ce qui compte aujourd'hui, c'est la faim dans le monde, la non-culturisation des masses, la pollution de la nature par l'abus chimique, la démographie anarchique, les menaces de l'arsenal nucléaire. Le reste, madame, on s'en fout ! »

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *Droit de cité* de Louis Calaferte a été réalisée le 12 juillet 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070387021 - Numéro d'édition : 158568).

Code Sodis : N80238 - ISBN : 9782072656989 - Numéro d'édition : 296601

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com